

Maniant, Antoine Jean  
Tourlin

L'adroite ingénue

PQ  
1981  
D8A7



Désaugiers et Dumaniant.



L'adroite ingénue.  
ou  
la porte secrète.

1805.



# L'ADROITE INGÉNUE ,

O U

## LA PORTE SECRÉTTE;

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN VERS;

*Représentée à Paris sur le Théâtre de la  
Porte St.-Martin, le 16 fructidor an 13.*

PAR MM. DUMANIANT ET DESAUGIERS.



A PARIS;

Chez M<sup>me</sup>. MASSON, Libraire, Éditeur de Pièces  
de Théâtre, rue de l'Échelle, N<sup>o</sup>. 10, au coin de  
celle St.-Honoré.

---

AN XIV. (1805.)

---

*PERSONNAGES.*

*ACTEURS.*

---

Mde. VERNEUIL.

*MM<sup>es</sup>. Lecoutre.*

LAURE, Filleule de Mde. Verneuil.

*Bourdais.*

FRÉDÉRIC, Amant de Laure.

*MM. Philippe.*

DURAND, sous le nom de Gervais.

*Adnet.*

DUPRÉ, Oncle de Laure.

*Fusil.*

LÉONARD, prétendu de Laure.

*Talon.*

ANDRÉ, Paysan, Valet de Frédéric.

*Bourdais.*

---

*La Scène se passe dans un Village près Paris, chez  
Mde. Verneuil.*

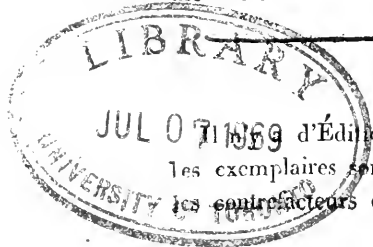
---

*Nota.* Les Acteurs sont placés au Théâtre comme ils  
le sont en tête de chaque Scène. Celui dont le nom est  
écrit le premier, a son interlocuteur à sa gauche; ainsi  
des autres.

---

*A V I S.*

*1<sup>re</sup> Edition*  
d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont  
les exemplaires sont signés par l'Éditeur. Elle poursuit  
les contrefacteurs conformément à la loi.



# L'ADROITE INGÈNUE ,

O U

## LA PORTE SECRETTE,

---

### ACTE PREMIER.

---

*Le Théâtre représente un Jardin. A droite, entre la première et la seconde coulisse de l'avant-scène, une porte cachée par une charmille. A la coulisse au-dessus, du même côté l'entrée de la maison. A la dernière coulisse à gauche, une grille par où entrent tous les personnages qui viennent du dehors.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Mde. VERNEUIL, LAURE. (*Elles arrivent du fond du jardin.*)

LAURE, (*En marchant, à Mde. Verneuil qui la devance.*)

Quelque chagrin secret vous trouble et vous agite...  
Vous ne m'écoutez pas, et vous marchez si vite,  
Que j'ai peine à vous suivre.

Mde. VERNEUIL.

Eh bien, arrêtons-nous. (*après un silence.*)

Laure, plaint les tourmens et le sort des jaloux.

LAURE.

Ils sont bien malheureux, à ce que j'entends dire.

Mde. VERNEUIL.

Je ne te cache rien; tu connais mon martyre.

LAURE.

Mais quel nouveau sujet ?..

Mde. VERNEUIL.

Dans une heure, à midi,

A 2

On donne à Frédéric un rendez-vous ici ;  
La lettre, dit André, vient d'une jeune femme.

L A U R E , (à part).

Saurait-elle ?

Mde. V E R N E U I L.

Conçois le trouble de mon ame ;

Mais j'ai fait échouer ce complot odieux ,  
En éloignant soudain Frédéric de ces lieux ;  
Il est allé porter ma réponse à la lettre  
Qu'hier monsieur Gervais est venu me remettre  
De la part de Durand : de peur de se trahir ,  
Il n'a point hésité.

L A U R E , (à part).

Comme il a dû souffrir !

(Haut).

Mais sur l'intention que cette lettre annonce ,  
A ce monsieur Durand quelle est votre réponse ?

Mde. V E R N E U I L.

Qu'il faut se mieux connaître avant de s'épouser.

À ses derniers momens aurais-je pu penser  
Que monsieur Demorat eût un pareil caprice ?  
Faut-il pour hériter que je m'ensevelisse ?

Tiens, lis ce que m'écrit Durand à ce sujet ,  
Et vois si ce n'est pas vendre cher un bienfait.

L A U R E lit.

« Madame, c'est avec douleur que je vous annonce la  
» mort de M. Demorat, votre parent et le mien. Cette  
» nouvelle inattendue aura droit de vous surprendre ; mais  
» ce qui ne vous surprendra pas moins, c'est qu'après avoir  
» vécu toute sa vie garçon et solitaire, il vient de faire ,  
» en notre faveur, le testament le plus original qu'on puisse  
» imaginer : il nous lègue une terre qui vaut deux cents  
» mille écus, mais à condition qu'un mariage unira mon  
» sort au vôtre. M. Demorat n'a pas voulu qu'après sa  
» mort cette terre dont toutes les possessions sont contigües ,  
» et forment un ensemble délicieux, fût divisée entre ses  
» héritiers légitimes. Vous et moi, Madame, y avons un  
» droit égal ; mais si l'un de nous refuse l'hymen projeté ,  
» la succession passe à un parent éloigné, qui a des éta-



C O M É D I E.

» blissemens considérables dans les Indes , et qui n'a  
» nul besoin de ce surcroît de fortune ».

Mde. V E R N E U I L.

Eh bien ?

L A U R E.

Si votre cœur eût été libre encore,  
Vous auriez consenti ?...

Mde. V E R N E U I L.

Non, non, ma chère Laure :

Je suis veuve , il est vrai ; mais riche , sans enfans ,  
L'intérêt me doit-il gouverner à trente ans ?  
D'un sentiment plus doux je reconnais l'empire ,  
Je sens qu'à mon bonheur il pourrait seul suffire ,  
Si l'ingrat Frédéric pouvait un jour m'aimer :  
Faut-il , pour mon malheur , qu'il ait su me charmer ?  
(avec chaleur).

Il était orphelin ; une vieille parente  
S'intéresse à son sort , elle me le présente ,  
Me vante son esprit , ses talens , sa raison :  
Il me fallait quelqu'un pour régir ma maison ,  
Je l'acceptai bientôt , j'aimai son caractère  
Par mille petits soins , il cherchait à me plaire ;  
Dans les moindres détails il prévenait mes vœux .  
Et quand j'étais contente , il paraissait heureux.

L A U R E.

Il me semble avec vous qu'il est toujours le même.

Mde. V E R N E U I L.

Sans doute ; mais il feint d'ignorer que je l'aime :  
Ah ! que ne puis-je aussi l'ignorer à mon tour !...  
Laure , que je rougis de mon fatal amour !...  
J'en voudrais triompher . l'effort est impossible...  
Je ne me plaindrais pas , s'il était insensible :  
Mais André qui l'observe , hélas ! m'a trop appris  
Que de quelqu'autre objet Frédéric est épris.  
On écrit , il répond ; et , soigneux de se taire ,  
Il sait s'envelopper des ombres du mystère.

L A U R E.

Des rapports d'un valet , pourquoi vous occuper ?

Mde. V E R N E U I L.

Il est trop ingénu pour chercher à tromper.

6 L'ADROITE INGÉNUË,  
Laure, reste au jardin, ma rivale peut-être,  
Que ma présence éloigne, oserait y paraître.

L A U R E.

Mais qui soupçonnez-vous ?

Mde. V E R N E U I L.

Mon esprit inquiet

Dans son jaloux transport change souvent d'objet.  
Toi-même....

L A U R E.

(à part). (haut).

O ciel !... Qui. moi ?....

Mde. V E R N E U I L.

Frédéric est aimable,

Tu l'auras remarqué, sans être bien coupable,  
Et c'est à ce soupçon dont mon cœur est guéri,  
Que tu dois le bonheur de trouver un mari.

L A U R E.

Que de remerciemens !....

Mde. V E R N E U I L.

La dot que je t'assure,

Rend ton futur époux très-pressé de conclure.

L A U R E (à part avec humeur).

Quel époux !...

Mde. V E R N E U I L.

Il est riche, il n'a pas vingt-huit ans....

Cet hymen a déjà l'aven de tes parens.

L A U R E.

Revenons à l'objet que votre esprit soupçonne.

Mde. V E R N E U I L.

Je vois ici souvent une jeune personne....

Frédéric hier au soir lui présente un bouquet....

J'arrive, elle sourit....

L A U R E (vivement).

Et lui ?....

Mde. V E R N E U I L.

Calme et distrait,

Ne paraît presque pas ému de ma présence.

Ouste ciel !... Seraient-ils tous deux d'intelligence ?

Serais-je leur jonet ? Je hais cette Aglaté....

Avec ses grands yeux bleus et son air affecté....

Je ne sais pas pourquoi l'on prétend qu'elle est belle.  
Erreur!....

L A U R E.

Sans vous flatter, vous l'emportez sur elle.  
Si l'ingrat Frédéric balance entre vous deux,  
Oubliez-le, et cherchez à former d'autres nœuds.

Mde. V E R N E U I L.

Laure, de ce conseil qui sans doute est fort sage,  
Tu penses qu'aisément je pourrai faire usage.  
Ah! puisses-tu long-temps conserver cette erreur  
Qui prouve l'innocence et la paix de ton cœur!  
Et crois par mon exemple et mon expérience  
Qu'il n'est de vrai bonheur que dans l'indifférence.  
(*Elle sort*).

## S C È N E I I.

L A U R E *seule*.

Que dans l'indifférence!.... oh! je le sens trop bien....  
Que j'ai souffert pendant ce pénible entretien:  
Seule de son amour je suis dépositaire;  
Et quand sa bouche ici m'en fait l'aven sincère,  
Tout, jusqu'à ses regards, semble me reprocher  
Le secret sentiment que je veux lui cacher.  
Oui, mon silence même est une perfidie.  
Qu'il est cruel d'avoir pour rivale une amie  
Dont les soins bienfaisants!... A-t-elle moins de tort?...  
Pourquoi, sans mon aveu, disposer de mon sort?  
Elle aime Frédéric, mais moi, j'en suis aimée.  
Ah! si de ce mystère elle était informée,  
Il faudrait renoncer à l'espoir d'être à lui.  
Mon malheur est certain: ma cousine aujourd'hui  
De cet époux futur m'annonce l'arrivée.  
A ce nouveau chagrin suis-je donc réservée?  
Les dangers près de moi semblent tous réunis.

## S C È N E I I I.

LAURE, DURAND, *sortant de la charmille*.

D U R A N D.

Nous en triompherons.

A 4.

L A U R E.

Ciel ! nous sommes trahis.

D U R A N D.

Non , car je savais tout de Frédéric lui-même.  
 Rassurez-vous. Un cœur s'épanche quand il aime ;  
 Le sien avait besoin d'un guide , d'un ami ,  
 D'un confident enfin... C'est moi qu'il a choisi.  
 Oui , je sais que l'amour pratiqua cette issue ,  
 Qui de personne ici n'est encore connue ;  
 Je sais qu'elle conduit à son appartement ,  
 Que sa bibliothèque en cache adroitement  
 La porte à tous les yeux , et que ce stratagème  
 Lui permet de parler la nuit à ce qu'il aime.

L A U R E *avec vivacité.*

Sous mes fenêtres.

D U R A N D.

Oui.

L A U R E.

Voyez à quel détour  
 Nous réduit ma marraine avec son fol amour !

D U R A N D.

Eh ! tant mieux : le plaisir s'accroît avec l'obstacle.  
 Se voir quand on le peut librement , beau miracle !  
 Mais échapper aux yeux de tous les surveillans ,  
 A l'aide d'un billet , s'entendre , quoiqu'absens ,  
 Sortir de sa prison , quand la porte est fermée ,  
 Se réunir enfin à la personne aimée ,  
 Quand son Argus la croit dans les bras du repos ,  
 Voilà ce qui transforme un amant en héros ,  
 Et ce qui de l'amour , même au sein des alarmes ,  
 Éternise à-la-fois la durée et les charmes.

L A U R E.

Mais notre intelligence , ignorée aujourd'hui ,  
 Peut éclater demain.

D U R A N D.

Comptez sur mon appui.

L A U R E.

Jusqu'ici le hasard , bien plus que la prudence ,  
 Paraît favoriser notre correspondance.

André qui veut nous nuire , aide tous nos projets ,  
Et ma rivale même est dans nos intérêts.

D U R A N D.

Moi , je ne vois rien là de si fâcheux.

L A U R E.

Sans doute ;

Mais madame Verneuil épie , observe , écoute.

Toujours la jalousie est prête à soupçonner ,

Et l'amour tôt ou tard se laisse deviner.

Je viens de l'éprouver moi-même tout-à-l'heure.

Démasquée , il faudra quitter cette demeure :

De ses yeux , de son cœur m'exilant sans pitié ,

Elle me reprendra jusqu'à cette amitié

Dont les sages conseils formèrent mon enfance ,

Et dirigent encor mon inexpérience.

Ah ! loin d'elle , Monsieur , qui guidera mes pas ?

Une amie est un bien qu'on ne remplace pas.

D U R A N D.

Eh ! comptez-vous pour rien l'amant qui vous adore ,  
Frédéric ?

L A U R E.

Frédéric ?.... vous ignorez encore

Qu'on a sans mon aveu disposé de ma main ,

Que madame Verneuil a formé ce dessein.

Celui qu'on me destine arrive aujourd'hui même ,

Voilà ce qui m'effraye.

D U R A N D.

Et voilà ce que j'aime.

Catastrophe , incident , mariage entravé ,

Espoir perdu , rendu , reperdu ; retrouvé.

On parle , on crie , on tremble , on rit , on pleure , on gronde ,

Et *vivat* , tout cela finit le mieux du monde.

L A U R E.

Mais enfin , quel sera , Monsieur , le dénouement ?

D U R A N D.

Heureux. Dans nos desseins , aidez-nous seulement ,

Et madame Verneuil , loin d'en être jalouse ,

Oubliera Frédéric.

L A U R E.

Comment donc ?

D U R A N D.

Je l'épouse.

L A U R E.

Vous ?

D U R A N D.

Cela vous surprend ?

L A U R E.

Expliquez-vous.

D U R A N D.

Eh bien,

Je sais votre secret, sachez aussi le mien.

Mon intendance ici n'est qu'un pur stratagème,

Et vous voyez en moi...

L A U R E.

Qui donc ?

D U R A N D.

Durand lui-même.

L A U R E.

Quoi ! monsieur, vous seriez ?... mais de grace, à quoi bon  
Ce travestissement, ce changement de nom ?

D U R A N D.

Pour voir dans son vrai jour votre aimable marraine,  
Juger si son humeur s'accorde avec la mienne,  
Et pouvoir en un mot, si l'hymen est rompu,  
Partir incognito comme je suis venu.

L A U R E.

Frédéric n'est donc pas dans votre confidence ?

Car il vient de partir...

D U R A N D.

Bien malgré lui, je pense.

L A U R E.

Oh ! oui ; chargé pour vous d'un bill t...

D U R A N D.

Que voici.

L A U R E.

Et la réponse ?

D U R A N D.

Il l'a, car je l'ai faite ici

L A U R E.

Où donc est-il allé ?

D U R A N D.

Je ne sais, mais je gage

Qu'il n'aura pas été fatigué du voyage.

L A U R E.

Quoi ! tout de bon ? c'est vous qui venez épouser  
Ma marraine ?

D U R A N D.

Oui, je viens pour me voir refuser ;

Mais j'évite, à l'abri du nom que je me donne,  
La honte de me voir refuser en personne.

L A U R E.

Tâchez donc de lui plaire.

D U R A N D.

Oh ! je vous le promets.

Vous, songez bien qu'ici je suis monsieur Gervais,  
L'envoyé de Durand, et son homme d'affaires.

L A U R E.

Sans doute.

D U R A N D.

Croyez-vous que nos deux caractères  
Puissent sympathiser ?

L A U R E

Ils sympathiseront.

D U R A N D.

Je la crois haute.

L A U R E.

Un peu ; mais elle est bonne au fond.

D U R A N D.

La beauté perd son prix, quand l'orgueil l'accompagne.  
Je suis un campagnard....L A U R E *vivement.*

Elle aime la campagne.

D U R A N D.

Elle paraît jalouse.

L A U R E.

Oh ! oui ; mais pas de vous.

Épousez-la, Monsieur, ne fût-ce que pour nous.

D U R A N D *à part.*Quelle naïveté : (*haut*). J'aime votre marraine,  
Je ne le cache pas, vers elle tout m'entraîne ;

Ces nœuds assureraient son bien-être et le mien :  
D'ailleurs, elle est encor....

L A U R E.

N'est-ce pas qu'elle est bien ?

D U R A N D.

Très-bien, mais Frédéric est un rival à craindre,  
Bien fait, jeune, et de plus des talens....

L A U R E.

Il sait peindre,

Il a fait son portrait.

D U R A N D.

Pour vous le donner ?

L A U R E.

Oui

Puis il a fait le mien qu'il a gardé pour lui...

A propos, ce billet que m'écrit ma cousine,  
Vous le lui remettrez, afin qu'il imagine,

( *Le billet est sous une enveloppe* ) :

Pour nous rendre au bonheur, quelque nouveau moyen.

Je vous laisse y penser. Un plus long entretien,

Si l'on nous surprenait, pourrait me compromettre.

D U R A N D.

Songez bien à mon nom.

L A U R E.

Songez bien à ma lettre.

## S C È N E I V.

D U R A N D *seul.*

Quinze ans, de la candeur, des graces, de l'amour...

Je finirais, je crois, par l'aimer à mon tour,

Si je n'y prenais garde.

## S C È N E V,

DURAND, FRÉDÉRIC *en bottes et en éperons.*

D U R A N D.

Eh! quoi! c'est vous?



Sans doute.

DURAND.

Mais vous oubliez donc que vous êtes en route ?

FRÉDÉRIC.

Non, je suis de retour.

DURAND.

Comment ! en un clin d'œil ?

FRÉDÉRIC.

Mais depuis ce matin que madame Verneuil  
M'a vu prêt à partir, j'ai couru ventre à terre.  
Vingt milles de chemin sont faciles à faire ;  
J'avais un bon cheval, je vous ai rencontré,  
Et mille autres raisons. . . . .

DURAND.

Mais vous aviez André,

Qui de vous démentir serait, ma foi ; capable.

FRÉDÉRIC.

Il n'a rien su, rien vu.

DURAND.

Bon !

FRÉDÉRIC.

Il se donne au diable.

Il ouvre de grands yeux, me fixe, ne dit mot,  
Frappe du pied, soupire, et s'en va comme un sot.  
Au village élevé, tout ce qu'il trouve étrange  
Est l'ouvrage à ses yeux d'un démon ou d'un ange.  
Et monsieur, plein pour moi d'un respect singulier,  
Me fait par fois l'honneur de me croire sorcier.  
Il ne se doute pas que ce matin la lettre,  
Qu'à son insçu lui-même est venu me remettre.  
Avait pour enveloppe un gant qu'il m'apporta.

DURAND.

Ah ! ça ne perdez pas la mienne. . . .

FRÉDÉRIC *montrant le billet.*

La voilà.

Mais, dites-moi, que fait Laure ? . . . .

DURAND.

Elle se chagrine

L'avis qu'elle a reçu de sa jeune cousine

*(Il lui donne la lettre.)*

N'est pas très-rassurant, comme vous allez voir.

Un futur vous arrive.

F R É D É R I C *après avoir lu.*

ô ciel !

D U R A N D.

Et dès ce soir.

F R É D É R I C *après un moment de silence.*  
Je le recevrai, moi.

D U R A N D.

C'est cela du courage,

Et nous aurons bientôt rompu ce mariage.

F R É D É R I C.

C'était sans doute là l'objet de l'entretien  
Qu'elle me demandait.

D U R A N D.

Oh ! nous n'y perdrons rien,

Mon cher, et vous aurez la filleule sans peine,

Si je puis une fois subjuger la marraine.

C'est qu'il est fort heureux d'avoir en même temps  
Une femme charmante et six cents mille francs.

F R É D É R I C.

Parlez, priez, pressez, sans crainte de déplaire ;

Moi, je jouerai près d'elle un rôle tout contraire

Plus vos soins assidus lui parleront pour vous,

Plus mon indifférence armera son courroux.

Lorsque de votre amour tout lui peindra l'ivresse,

Moi, je n'affecterai que froideur et tristesse.

Elle comparera, nous jugera tous deux,

Et se décidera pour le plus amoureux.

Mais j'apperçois André. . . le babillard s'avance

Par ici, rentrez vite.

D U R A N D.

Attention.

F R É D É R I C.

Prudence.

*(Durand entre dans la maison.)*

## SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

ANDRÉ *venant par la grille.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

FRÉDÉRIC.

Qu'as-tu donc ?

ANDRÉ.

Ce que j'ai ?

FRÉDÉRIC.

Sans doute.

ANDRÉ.

J'ai, monsieur, que je veux mon congé.

Si je restais chez vous, je tomberais malade.

FRÉDÉRIC.

Je ne te conçois pas. D'où vient cette boutade ?

ANDRÉ.

Je dépéris, je sèche. Est-il doux pour André,  
 De votre confiance autrefois honoré,  
 De se voir tout-à-coup tombé dans la disgrâce ?  
 Tenez, un seul instant, mettez-vous à ma place,  
 Et vous verrez. ....

FRÉDÉRIC.

Faquin. ....

ANDRÉ.

Faquin, si vous voulez, ....

Mais du matin au soir, vous venez, vous allez,  
 Tantôt gai, tantôt triste, et toujours sans rien dire.  
 On ne sait, avec vous, s'il faut pleurer ou rire.  
 Ce sont tendres poulets, venant je ne sais d'où,  
 Disant je ne sais quoi. . . . Bref, je veux être fou  
 Si dans vos actions et cet obscur manège,  
 Il ne se mêle pas un peu de sortilège.  
 Ce matin nous montons à cheval, nous partons,  
 Zeste, un temps de galop, et crac, nous enfilons  
 Un chemin de traverse où, le diable m'enporte,  
 Il fallait être vous pour courir de la sorte.  
 Une petite auberge est à deux pas de là ;  
 J'y descends par votre ordre, et tout-à-coup voilà  
 Que sans vous expliquer, vous m'ordonnez d'attendre

Que dans ce même endroit vous veniez me reprendre.  
 Je veux savoir pourquoi, vous partez au grand trot,  
 Et moi, je reste seul à croquer le marmot.  
 Au bout d'une heure enfin, vous revenez fort aise,  
 Une lettre à la main qui ne vous en déplaie,  
 (Tout bête que je suis, je le vois clairement,)  
 Ne venait pas, monsieur, de votre ami Durand;  
 Car un cheval, fut-il même des plus habiles,  
 Ne saurait en une heure avoir couru vingt milles.  
 Nous revenons enfin, vous, enchanté, ravi,  
 Et moi plus sot encor que je n'étais parti.  
 Que diable ! vivre ainsi, monsieur, ce n'est pas vivre  
 Ne pouvoir ni servir son maître, ni le suivre,  
 Ni deviner, ni voir, ni parler. . . . c'est trop fort.  
 Si j'étais femme, hélas ! je serais déjà mort.  
 A quoi donc pensez-vous ?

F R É D É R I C *à part.*

Le futur est en route.

A N D R É.

Vous n'en conviendrez pas, monsieur, mais je m'en doute.  
 Vous êtes amoureux, et je connais le nom  
 De votre belle.

F R É D É R I C.

C'est. . . . .

A N D R É.

Madame Verneuil.

F R É D É R I C *à part.*

Bon ! . . . .

(*Haut.*) Ta pénétration, en vérité, m'étonne.

A N D R É.

J'ai donc deviné ?

F R É D É R I C.

Non.

A N D R É.

C'est la jeune personne,

Peut-être ?

F R É D É R I C *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Qui, Laure ?

A N D R É.

Oui.

F R É D É R I C.

FRÉDÉRIC.

Non, il n'en est rien.

Je n'y pensai jamais.

ANDRÉ.

Et vous faites fort bien.

Au fait, qu'a d'attrayant mademoiselle Laure ?

On la dit jolie. . . . . Oui, mais en toilette.

FRÉDÉRIC.

Encore ! . . . .

ANDRÉ.

Figure chiffonnée. . . Elle a de grands yeux bleus. . . .

FRÉDÉRIC.

Qui n'ont rien de piquant.

ANDRÉ.

Les noirs valent bien mieux.

Quant à l'esprit, ma foi, je crois le sein très-mince.

C'est un de ces bon sens. . . . .

FRÉDÉRIC.

Un bon sens de Province,

N'est-ce pas ?

ANDRÉ.

C'est cela.

FRÉDÉRIC à part.

L'insolent !

ANDRÉ.

En un mot,

Ce n'est pas là, monsieur, la femme qu'il vous faut ;

Mais enfin, vous aimez. Quelle est donc votre belle ? . . .

Attendez donc. . . j'y suis. . . C'est pour voler chez elle,

Qu'à l'auberge tantôt vous m'avez consigné,

Et ce billet n'était. . . . .

FRÉDÉRIC.

Il est écrit, signé

De la main de Durand.

ANDRÉ.

Mais c'est donc par magie ?

Au diable les sorciers et la sorcellerie !

Ce poulet de tantôt, qui vous a tant ému,

C'est d'un génie encor que vous l'avez reçu,

Car ce n'est pas de moi.

Trois jours de patience

Mon cher, et je te rends toute ma confiance.

(à part.)

Etourdi que je suis ! . . . Moi, qui n'ai pas pensé

Au moyen d'envoyer ce billet si pressé

A Laure.

ANDRÉ à part.

Qu'a-t-il donc ?

FRÉDÉRIC à part.

Et c'est ce matin même

Qu'il doit lui parvenir. Usons de stratagème.

(Il glisse un petit billet sous l'enveloppe de la lettre  
que Durand lui a remise.)

ANDRÉ.

Que dites-vous donc là tout seul, monsieur ?

FRÉDÉRIC

Tais-toi ;

On approche, c'est Laure et sa marraine. . . .

## SCÈNE VII.

LAURE, M<sup>de</sup>. VERNEUIL, FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

M<sup>de</sup>. VERNEUIL.

Quoi !

Vous voilà de retour, Frédéric ?

FRÉDÉRIC.

Oui, madame.

M<sup>de</sup>. VERNEUIL.

Déjà ?

ANDRÉ.

Quand on vous sert, oh ! c'est de cœur et d'ame.

M<sup>de</sup> VERNEUIL.

Mais d'ici chez Durand le trajet est fort long,

ANDRÉ.

Un quart de lieue au plus. . . .

M<sup>de</sup>. VERNÉUIL.

Que dis-tu ?

FRÉDÉRIC *à part*.

Le fripon !

ANDRÉ.

Je me disais tout bas , que pour vous rien ne coûte.  
Mon maître et moi , madame , avons brûlé la route.

M<sup>de</sup>. VERNÉUIL.

Tant de zèle me touche. Eh bien ! monsieur Durand ?

FRÉDÉRIC.

M'a remis cet écrit pour vous.

ANDRÉ *à part*.

Ah , comme il ment !

Aurait-il imité jusqu'à son écriture ?

M<sup>de</sup>. VERNÉUIL *à part*.

Fort bien , le rendez-vous a manqué , j'en suis sûre.

*(Elle lit la lettre.)*FRÉDÉRIC *à part*.

Si je pouvais remettre à Laure mon billet ,  
Renfermé dans celui de sa cousine.

M<sup>de</sup>. VERNÉUIL *lisant et souriant*.

Il est

On ne peut plus galant.

ANDRÉ *à part*.

Ma foi , cela me passe.

LAURE *à part*.

Je n'ose lui parler.

FRÉDÉRIC *à part*.

Allons , un peu d'audace.

*(Haut.)* A propos , j'oubliais qu'une dame apprenant  
Que j'allais près de vous me rendre sur-le-champ ,  
M'a remis ce billet pour vous , mademoiselle.

LAURE.

*(à part.)* O ciel ! *(Haut.)* Permettez-vous ? . . .M<sup>de</sup>. VERNÉUIL.

Comment se nomme-t-elle ,

Cette dame ? . . .

ANDRÉ *à part*.

Écoutons.

L A U R E.

C'est ma cousine.

Mde. V E R N E U I L.

Ha ! ha !

A N D R É à part.

Mais quel homme , mon Dieu , pour les lettres !

Mde. V E R N E U I L.

Déjà

Ce cher monsieur Durand en fadeurs s'évertue ,  
Il m'adore , et pourtant il ne m'a jamais vue.

L A U R E à part.

Ma rougeur me trahit.

*( Laure lit le billet en se détournant. )*

F R É D É R I C à part.

Laure a lu mon billet.

Mde. V E R N E U I L.

Sait-il que j'ai trente ans ?

F R É D É R I C.

Oui , madame , il le sait

Les femmes , m'a-t-il dit , coquettes et légères ,  
Sur cet article-là , sont rarement sincères.Mais madame Verneuil a des traits et des yeux  
Qui seraient de moitié dans ce mensonge heureux.

Mde. V E R N E U I L.

Eh bien ! conseillez-moi , quel parti dois-je prendre ?

Vous m'aimez. . . . .

F R É D É R I C.

J'ai pour vous l'estime la plus tendre.

Mde. V E R N E U I L à part.

Il me répond toujours de même- *( Haut. )* Verriez-vous  
Avec plaisir , Durand devenir mon époux ?

F R É D É R I C à part.

Que lui dire ?

Mde. V E R N E U I L.

Parlez ?

L A U R E à part.

Quelle contrainte affreuse !

F R É D É R I C lentement.

Si j'étais assuré qu'il pût vous rendre heureuse. . . .



Mde. VERNEUIL.

Vous me conseillerez de l'épouser?

FRÉDÉRIC.

Mais. . . . Oui. . . .

Mde. VERNEUIL *piquée*.

Oui? je l'épouserai.

FRÉDÉRIC.

Quel bonheur!

Mde. VERNEUIL.

Quoi? . . . .

FRÉDÉRIC.

Pour lui.

## SCÈNE VIII.

LAURE, DUPRÉ, LÉONARD, Mde. VERNEUIL,  
FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

DUPRÉ.

Bon jour, nous arrivons.

Mde. VERNEUIL.

Monsieur Dupré.

DUPRÉ.

Lui-même.

LAURE *à part*.

Ciel!

LÉONARD.

Pour me marier, j'arrive d'Angoulême.

Mde. VERNEUIL *à part*.

Cachons mon trouble.

DUPRÉ.

Allons, ma nièce, embrassons-nous.

LAURE.

De bon cœur.

DUPRÉ.

Je le crois; je t'amène un époux.

LÉONARD.

Laissez donc, vous allez la faire rougir. (*bas.*) Peste!(*Il passe auprès d'elle.*)

Qu'elle est bien! . . . . J'en suis fou.

LAURE *à part.*

Le sot ! je le déteste.

DUPRÉ.

Nous serions arrivés une heure au moins plutôt,

*Si . . . .*

LÉONARD.

Nos chevaux semblaient s'être donné le mot.

Et notre postillon ! . . . bah ! j'avais beau lui dire :

« Allons donc ; allons donc , » il ne faisait qu'en rire :

« Je vais me marier , ma future m'attend. »

Bon ! « me répondait-il , toujours en s'arrêtant ,

» Je n'ai pas le plaisir de connaître la belle ;

» Mais vous arriverez toujours trop tôt pour elle. »

Est-il vrai ?

FRÉDÉRIC.

Non , monsieur , vous arrivez trop tard.

LÉONARD *à Frédéric.*Bien bon. (*à Laure.*) Vous vous taisez ? (*à Dupré.*) Est-ce que  
par hasard

Votre nièce est muette ?

DUPRÉ.

Elle est intimidée.

LÉONARD.

Tant mieux ; cela m'en donne une excellente idée.

(*à Laure.*) « Votre dessein est-il de demeurer garçon ,

Me dit monsieur Dupré , l'autre jour ? » Ma foi , non ,

Lui fis-je ; que je trouve une fille bien née ,

Jeune , douce , bien faite , aimable et fortunée ,

Je l'épouse. » Parbleu ! répond-il aussitôt ,

J'ai votre affaire. « Bon ! » Ma nièce a mot pour moi

Toutes les qualités que votre amour exige. »

Eh bien ! il faut voir ça , papa , lui répondis-je. »

Je presse votre mère ; elle ne dit pas non.

Une chaise de poste , et fouette postillon.

J'arrive , je vous vois jeune , belle , bien faite ;

Bref , vous me convencez.

LAURE.

Vous êtes bien honnête.

LÉONARD.

M'aimerez-vous un peu ?

LAURE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LÉONARD.

Une fois enchaînés par cet heureux lien,  
 Qui, de deux tendres cœurs, comme le sont les nôtres,  
 Par un penchant secret. . . . Je sais que beaucoup d'autres  
 Pensent différemment. . . . car l'estime d'abord. . . .  
 Quand l'amour, la nature et l'âge sont d'accord. . . .  
 Fait. . . . que certainement. . . . Allons nous mettre à table  
 Les beaux yeux. . . . Je me sens un appétit du diable.  
 (à Dupré.) Et vous ?

DUPRÉ.

Quand on voyage, on aime un bon repas ;  
 Et lorsqu'il fait si chaud. . . . .

LÉONARD.

On a soif, n'est-ce pas ?

DUPRÉ.

Ça, madame Verneuil, votre main, je vous prie.

LÉONARD à Laure.

A vous, la belle enfant ! . . . . On n'est pas plus jolie.

LAURE.

Ah ! vous êtes trop bon.

LÉONARD.

Non, je suis connaisseur. . . .

Je remarque dans vous certain air de candeur,  
 Un maintien si décent. . . qui fait qu'au fond de l'ame ;  
 Enfin, vous méritez de devenir ma femme.

## SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Il va donc l'épouser ?

FRÉDÉRIC.

Il le dit.

ANDRÉ.

Ah ! tant mieux.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

C'est qu'une nôce.... on danse, on est joyeux.  
Mariez-vous aussi.

FRÉDÉRIC.

C'est ce que je veux faire.

ANDRÉ s'approchant.

A qui ?

FRÉDÉRIC s'amusant de sa curiosité.

Tu l'apprendras quand tu sauras te taire.

## SCÈNE X.

ANDRÉ en colère.

Peste soit de mon maître !... il joue un jeu serré !...

Moi, qui suis fin, jamais je ne l'ai pénétré.

Car il a le cœur pris, le fait est authentique ;

Mais quel est donc l'objet ? Morbleu ! cela me pique.

Maîtresse et billets doux, contre nous déchaînés,

Quand saurons-nous enfin, d'où diable vous venez ?

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

*Le Théâtre représente un salon ouvert par le fond qui  
laisse voir le jardin.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

Madame VERNÉUIL, ANDRÉ.

Mde. VERNÉUIL mystérieusement.

Ils sont encore à table, on ne peut nous surprendre.

(à part.) Que va-t-il m'annoncer ?

ANDRÉ à part.

Que va-t-elle m'apprendre ?

Mde. VERNÉUIL.

Nous pouvons nous parler sans crainte de témoin.

A N D R É.

Nous pouvons nous parler? Ah! j'en avais besoin.

Mde. V E R N E U I L *à part.*

Aurait-il su le nom que je cherche à connaître?

A N D R É *à part.*

Aurait-elle surpris le courrier de mon maître?

Mde. V E R N E U I L.

Approche.

A N D R É.

Parlons bas.

(*Moment de silence pendant lequel ils attendent tous deux la nouvelle qu'ils espèrent apprendre mutuellement.*)

Mde. V E R N E U I L.

Allons donc, j'attends.

A N D R É.

Quoi?

Mde. V E R N E U I L.

Que sais-tu de nouveau?

A N D R É.

Moi?... rien, et vous?

Mde. V E R N E U I L *impatiente.*

Ni moi.

L'imbécille qui vient avec l'air du mystère. . . .

A N D R É.

C'est vous qui m'avez dit de vous suivre, au contraire.

Mde. V E R N E U I L.

Sans doute. Tu m'as fait pendant tout le dîner,  
Vingt signes différens, qui m'ont fait soupçonner  
Que tu t'étais instruit par quelque stratagème. . . .

A N D R É.

Non, je vous demandais si vous l'étiez vous-même. . . .

## S C È N E I I.

Madame V E R N E U I L, A N D R É, L A U R E dans le fond.

Mde. V E R N E U I L *à André.*

Eh! que puis-je savoir?... Est-ce dans ma maison,  
Que j'aurais découvert ma rivale ou son nom?

Mais toi, qui vas, qui viens, et qui n'as dans ta place

Qu'à t'instruire avec soin de tout ce qui se passe ;  
 Toi, qu'avec Frédéric, j'ai fait partir exprès,  
 Pour te donner le temps de sonder ses projets,  
 Mal-adroit, qu'as-tu fait pendant tout le voyage ?

A N D R É.

Rien, car je ne suis pas sorti de ce village.

Mde V E R N E U I L.

Quoi ! tu n'as pas été chez monsieur Durand ?

A N D R É.

Non,

Défense de le suivre.

Mde. V E R N E U I L.

Et pour quelle raison ?

L A U R E *à part.*

Tout va se découvrir.

A N D R É.

Voilà ce que j'ignore ;

Mais je parierais bien.... Ah ! vous allez encore  
 Vous fâcher contre moi...

Mde. V E R N E U I L.

Non, pour te le prouver,

Tiens, prends. (*Elle lui donne une bourse*).

A N D R É.

Je parierais qu'il est allé trouver  
 Votre rivale, au lieu de porter votre lettre.

Mde V E R N E U I L.

Mais celle de Durand qu'il vient de me remettre  
 Prouve bien le contraire.

A N D R É.

Oui, c'est là l'embarras.

L A U R E *à part.*

Bon ! ils ne savent rien.

(*Elle se retire vers la porte du fond*) ;

A N D R É.

Mais monsieur n'a-t-il pas  
 Un esprit familier, un démon à ses gages,  
 Qui lui porte en secret ses amoureux messages ?  
 Mde. V E R N E U I L, *sans l'écouter.*  
 Peut-être mon procès, qu'on juge après-demain

L'a chez mon avocat appelé ce matin...

(à André.)

Dis-moi, dans le jardin n'as-tu pas vu de femme?

A N D R É.

Aucune.

Mde. V E R N E U I L.

A Frédéric je veux ouvrir mon ame.

Pour moi l'incertitude est un tourment de plus.

Que j'entende un aveu, que j'éprouve un refus,

N'importe, de mon sort je serai satisfaite,

Je lè saurai du moins.

A N D R É à part.

Elle en perdra la tête.

Mde. VERNEUIL *se retournant voit Laure qui a l'air de venir en rêvant.*

Laure, approche, suis-moi.

A N D R É à part.

Le secret me pesait;

Mais cette bourse-là peut payer un secret.

(*Ils sortent par une coulisse à droite des acteur*)

### S C È N E I I I.

L A U R E seule.

Ils s'éloignent tous deux. Encore quelque intrigue

Qu'ils trament en secret. Contre nous tout se ligue.

Quel parti prendre, hélas ! Je tremble à chaque instant

Que Frédéric séduit par un zèle apparent

Ne rende à ce valet toute sa confiance;

Mon malheur et le sien suivraient cette imprudence.

Mais comment l'avertir?... sa lettre que je tiens

Ne pourrait-elle pas m'en fournir les moyens?

Comme mon cœur battait quand il me l'a remise!

Si madame Verneuil de mes mains l'avait prise,

C'en était fait. Lisons.

« Un stratagème heureux nous permet enfin, aimable

» Laure, de nous parler devant tout le monde, sans que

» personne s'en aperçoive. Toutes les fois que vous vou-

» drez vous adresser à moi, vous tiendrez votre éventail

» par les deux extrémités. J'aurai les yeux ouverts sur vos

» moindres mouvemens. Ce signal me rendra attentif. Les  
 » mots que vous direz alors seront pour moi. A quelque  
 » intervalle que ces mots soient placés les uns des autres,  
 » je saurai les recueillir; et moi j'ai prendrai mon mouchoir  
 » quand ce que je dirai vous sera adressé ».

Toi, qui seul lui dictas

Ce stratagème, Amour, ne l'abandonne pas.

Pour bien m'en pénétrer, voyons, lisons encore

Ce qu'il m'écrit.

## S C È N E I V.

L A U R E , L É O N A R D .

L É O N A R D à part.

Ah! ah! mademoiselle Laure

Lit une lettre, et seule encore.... Approchons-nous.

Elle sourit, je crois.... Serait-ce un billet doux?

Si je pouvais au moins déchiffrer derrière elle....

Essayons. (*Il approche sur la pointe du pied*).

L A U R E .

Quelle voix!

L É O N A R D .

C'est moi, mademoiselle.

L A U R E .

O ciel!

L É O N A R D .

Vous vous troublez.

L A U R E .

Point du tout; c'est la peur.

L É O N A R D .

D'être surprise...

L A U R E .

Moi!

L É O N A R D .

Vous changez de couleur...:

L A U R E .

Je n'aime point, monsieur, qu'on écoute à la porte.

L É O N A R D .

Que lisiez-vous donc là tout bas?



L A U R E.

Que vous importe ?

L É O N A R D.

Il m'importe beaucoup ; je suis votre futur ,  
Et bientôt votre époux.

L A U R E.

Oh ! cela n'est pas sûr.

L É O N A R D.

Très-sûr , ne vous déplaît , et c'est pour cela même  
Que je veux ...

L A U R E.

Finissez.

L É O N A R D *intimidé.*

Qu'on est sot quand on aime !

L A U R E.

Vous m'aimez donc , Monsieur ?

L É O N A R D.

Cruelle , en doutez-vous ?

Mais de mon naturel je suis un peu jaloux ,  
Et vous me montrerez ce papier , je l'exige.

L A U R E.

C'en est trop , laissez-moi.

L É O N A R D.

Je l'aurai.

L A U R E , (*voulant sortir*).

Non , vous dis-je.

L É O N A R D.

Vous ne sortirez pas que je ne sois instruit ...

L A U R E ,

Vous m'obsédez.

## S C È N E V.

LAURE, Mde. VERNEUIL, LÉONARD, DUPRÉ,  
FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

Mde. V E R N E U I L.

Eh bien ! d'où vient donc tout ce bruit ?

DUPRÉ.

Moi, j'aurais parié qu'on était en querelle.

LAURE.

Et vous auriez gagné.

Mde. VERNEUIL.

Quoi !

LÉONARD.

C'est mademoiselle...

DUPRÉ.

Léonard; vous avez le verbe un peu trop haut.

LÉONARD.

Soit; mais, papa Dupré, je l'ai quand il le faut.

Vous allez en juger; écoutez tous.

DUPRÉ.

Silence.

LÉONARD, (*Du ton d'un orateur*).

Il m'en coûte, messieurs, en cette circonstance,

D'accuser la beauté dont mon cœur est épris;

Mais la nécessité l'ordonne, et j'obéis.

J'ai surpris en entrant mademoiselle Laure,

Une lettre à la main.

Mde. VERNEUIL.

Et de qui ?

LÉONARD.

Je l'ignore;

Mais elle la lisait d'un air, d'un œil... Enfin,

J'ai fait valoir les droits que j'avais sur sa main,

J'ai voulu voir la lettre : alors mademoiselle

A jeté les hauts cris; j'ai crié plus fort qu'elle;

Vous êtes survenus, vous savez le fin mot.

Dites-moi si j'ai tort d'avoir le verbe haut.

LAURE.

Il fallait me parler avec la politesse

Que commandent l'usage et la délicatesse,

Monsieur; peut-être alors aurais-je consenti

A vous abandonner la lettre : la voici;

Elle est de ma cousine.

LÉONARD *stupéfait*.

Ah !

FRÉDÉRIC (*à part*).

La bonne figure!

LAURE.

Et madame Verneuil connaît son écriture.

Voulez-vous du billet lire le contenu?

Mde. VERNEUIL.

C'est sous mes yeux, monsieur, que Laure l'a reçu,  
Ainsi....

DUPRÉ.

Vous avez tort.

LÉONARD.

Voulez-vous bien permettre?

Pourquoi souriait-on, en lisant cette lettre?

LAURE.

C'est qu'elle m'annonçait votre arrivée.

DUPRÉ.

Eh bien!

A ce compliment là, que répondez-vous?

LÉONARD.

Rien.

FRÉDÉRIC.

Ah! monsieur, croyez-moi, le seul moyen de plaire

C'est de ne pas heurter celle qui nous est chère.

(*Frédéric sort son mouchoir*).LAURE *à part*.

Il a pris son mouchoir.

FRÉDÉRIC.

Sachons patienter...

Quels que soient ses défauts, il faut les supporter.

Un éclat nous rendrait plus malheureux encore. (*Il serre son mouchoir*).

D'ailleurs, tout doit charmer dans l'objet qu'on adore.

LAURE.

Quel tourment de se voir la femme d'un jaloux!...

FRÉDÉRIC.

Elle a pris l'éventail.

LAURE *tenant son éventail par les deux extrémités*.

Vous avez près de vous

Un Argus malfaisant qui par-tout vous épie,

Scrute vos actions, vous suit, vous étudie,

Prête en secret l'oreille à vos moindres discours;

52 L' A D R O I T E I N G É N U E ,

Il faut enfin de lui vous méfier toujours.

( Elle quitte l'éventail ).

Ma conduite pourtant ne mérite aucun blâme.

( Elle reprend l'éventail ).

Ma marraine sait tout.

Mde. V E R N E U I L.

Je ne sais rien.

L A U R E.

Madame,

Vous savez si mon cœur était coupable ?

Mde. V E R N E U I L.

Oh ! non.

D U P R É.

Ca, monsieur Léonard, demandez-lui pardon

De vos soupçons jaloux, sur-le-champ, à voix haute.

L É O N A R D.

Mesdames et Messieurs, quoiqu'aujourd'hui ma faute

Soit l'effet naturel de l'amour le plus pur,

Je conviens que j'ai tort ; ( à part ) mais je n'en suis pas sûr.

D U P R É.

Bien.

L É O N A R D.

De votre côté, mon enfant, plus de lettre,

Quand nous serons unis.

L A U R E.

J'ose vous le promettre.

( Elle reprend l'éventail par les deux extrémités ).

Mais sur ce que j'ai dit, réglez-vous maintenant,

Sachez vous observer, notre sort en dépend. ( Elle sort ).

F R É D É R I C à part.

Ciel ! André m'a trahi.

---

## S C È N E V I.

Mde. VERNEUIL, LÉONARD, DUPRÉ,

FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

D U P R É.

Suis-la donc, imbécile ;

Elle t'en veut encore,

LÉONARD.

COMÉDIE.

LÉONARD.

Elle est trop difficile.

Ma foi, je ne sais pas dire des douceurs, moi.

Mde. VERNEUIL *à part*.

Pas un coup-d'œil.

DUPRÉ.

Eh bien ! je parlerai pour toi ;

Mais pour ne pas gâter ce qu'ici je vais faire,

Auras-tu bien l'esprit ?...

LÉONARD.

De quoi donc ?

DUPRÉ.

De te taire ?

LÉONARD.

Vous ne m'entendrez pas articuler deux mots

DUPRÉ, *à Mde. Verneuil, en lui présentant la main.*  
Allons raccommoder ces pauvres tourtereaux.

---

## SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

FRÉDÉRIC *à André*.

Où vas-tu ? Reste ici. (*à part*). Le coquin est crédule,

Sot, superstitieux. Bon ! c'est un ridicule

Dont il faut profiter pour lui faire avouer

Le tour qu'impunément il vient de me jouer.

André, m'as-tu gardé le secret ?

ANDRÉ.

Je m'en pique.

FREDERIC.

C'est ce que je vais voir. Ce médaillon magique...

ANDRÉ.

Magique!...

FREDERIC,

Ah ! juste ciel ! le portrait a pâli.

ANDRÉ.

Ah ! mon Dieu ! quel portrait ?

FREDERIC.

Esipon, tu m'as trahi.

C

ANDRÉ.

Moi, monsieur ?

FREDERIC.

Oui, maraud.

ANDRÉ.

Pardon ; mais je vous jure.

FREDERIC.

Ce portrait me le dit.

ANDRÉ *à part.*

Feste de la peinture !

FREDERIC.

Oui, madame Verneuil a tout su ce matin ;

Ne crois pas m'échapper, tu mourras de ma main.

ANDRÉ *à genoux.*

Grace !...

FREDERIC.

Après les sermens que tu m'avais fait, traître.

ANDRÉ.

C'est vrai ; mais ce n'est pas ma faute, mon cher maître,

FREDERIC.

Oses-tu ?

ANDRÉ.

J'en conviens, je suis un peu bavard ;

Mais quoi ! c'est un défaut de famille.

FREDERIC.

Pendard !

Ce défaut-là tu vas le payer de ta vie.

ANDRÉ *tombeant sur ses mains.*

Au secours !

## SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, DURAND, ANDRÉ.

DURAND.

Arrêtez.

ANDRÉ *tremblant.*

Suis-je mort, je vous prie ?

FREDERIC.

Je veux tuer ce drôle.

ANDRÉ.

Ah ! ne le lâchez pas.

DURAND.

Calmez-vous.

FREDERIC.

Laissez-moi.

LAURE.

Retenez donc son bras.

DURAND à André.

Sauve-toi.

ANDRÉ.

Volontiers, ma foi ; mais je vous jure

Qu'il est sorcier ; il a le diable en miniature.

## SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, DURAND.

DURAND.

D'où vient donc ce courroux ? que vous a fait André ?

FREDERIC.

A madame Verneuil il a tout déclaré.

DURAND.

Et madame Verneuil vous traite en conséquence.

FREDERIC.

Elle garde avec moi le plus profond silence.

DURAND.

Bon ! ne la forcez pas, mon cher, à s'expliquer ;  
 Projets, fortune, hymen, vous feriez tout manquer.  
 Si de vous une fois elle s'avoue éprise,  
 La décence dès-lors veut que je m'interdise  
 Toute assiduité, tout accès, tout espoir ;  
 L'amour-propre, d'ailleurs, m'en ferait un devoir.  
 Irais-je soupirer aux genoux d'une femme  
 Qui m'aurait avoué qu'un autre objet l'enflamme ?  
 Lui peindre les douceurs du lien conjugal,  
 Pour servir sottement l'amour de mon rival ?  
 M'écrier : que d'attraits ! quelle grace est la vôtre !  
 Pour l'entendre vanter les qualités d'un autre ?  
 Croyez-moi, la réduire à déclarer ses feux,

Ce serait à-la-fois nous perdre tous les deux.

F R É D E R I C.

C'est demain, mon ami, demain le jour funeste,  
Et Laure ne m'a point écrit

D U R A N D.

Il ne nous reste

Que douze heures.

F R E D E R I C.

Tas plus.

D U R A N D.

Pour prévenir le coup,

Je commence à sentir que ce n'est pas beaucoup;

Mais la difficulté doublera notre gloire.

En amour comme en guerre, on force la victoire.

Rien n'est encor perdu. Pas d'indiscrétion,

Pas d'humeur, et sur-tout pas d'explication

Avec madame...

F R E D E R I C.

Chut ! on approche, c'est elle.

D U R A N D.

Laissez-moi lui parler, l'occasion est belle,

Et jusqu'à ce moment je n'ai pu la saisir.

F R E D E R I C.

Je vous cède la place avec bien du plaisir.

*(Il sort par la coulisse à droite.)*

## S C È N E X.

D U R A N D *seul.*

Allons, je vais savoir, d'après ce tête-à-tête,

S'il me faudra camper, ou bien battre en retraite :

C'est que j'ai vraiment peur d'être pris tout de bon.

Ah ! je sens que l'amour est de toute saison.

## S C È N E X I.

Mde. V E R N E U I L, D U R A N D.

Mde. V E R N E U I L.

C'est vous, monsieur Gervais ?



D U R A N D.

Oui, madame, moi-même.

J'aspirais dès long-temps à la faveur extrême  
De vous parler.

Mde. V E R N E U I L.

Je viens... sans trop savoir pourquoi...  
Je cherchais Frédéric.

D U R A N D à part.

Joli début pour moi !

(Haut.)

Il me quitte à l'instant. Nous parlions d'une femme  
Charmante.

Mde. V E R N E U I L avec précipitation.

Et de qui donc ?

D U R A N D.

C'était de vous, madame.

Mde. V E R N E U I L.

Vous voulez me flatter. Eh bien ! que disiez-vous ?

D U R A N D.

Nous disions que celui qui serait votre époux  
Jouirait d'un bonheur égal à sa tendresse.

Mde. V E R N E U I L vivement.

Quoi ! Frédéric ?...

D U R A N D.

Et moi, madame, avec ivresse

Nous payons le tribut qu'on doit à vos attraits.

Eh ! comment résister au pouvoir de ces traits !

Mde. V E R N E U I L.

Trêve de compliments.

D U R A N D.

Non, qui vous voit vous aime.

Mde. V E R N E U I L.

Vous m'étonnez, monsieur.

D U R A N D à part.

Je m'étonne moi-même,

Je n'ai jamais été si galant. (Haut.) Vous aimer...

Ah ! ce mot est trop faible encor pour exprimer

L'impression, l'atteinte aussi vive que prompte.

Mde. V E R N E U I L.

Monsieur parlerait-il par hasard pour son compte ?

Hai ! hai ! je me trahis. (*Haut.*) Madame , votre rang  
M'interdit cet espoir ; mais de monsieur Durand  
Permettez-moi du moins d'être ici l'interprète.

Mde. V E R N E U I L.

Je sais qu'un mariage assez souvent se traite  
Par procuration ; mais envoyer quelqu'un  
Faire l'amour pour lui , cela n'est pas commun.  
Il faudra bien qu'un jour il se montre peut-être.

D U R A N D.

D'accord.

Mde. V E R N E U I L.

A moins pourtant que monsieur votre maître  
De procuration ne raffole aujourd'hui ,  
Jusques à vous prier de m'épouser pour lui.

D U R A N D.

Il ne cédera pas le seul bien qu'il envie ,  
Et si vous connaissiez. . . .

Mde. V E R N E U I L.

Brisons là , je vous prie.

S'il m'aimait , de me voir il serait plus jaloux.

D U R A N D.

Un mot de votre bouche , il est à vos genoux.

Mde. V E R N E U I L.

Non , monsieur , qu'il s'épargne une peine inutile.

D U R A N D.

Il est d'un esprit doux , d'un commerce facile ,  
Il a de la fortune et pas d'ambition.

Mde. V E R N E U I L.

Je renonce , vous dis-je , à la succession.

D U R A N D.

C'est votre dernier mot.

Mde. V E R N E U I L.

Oui , monsieur.

D U R A N D.

Ah ! madame ;

Si vous saviez combien il aimerait sa femme. . .

C'est un cœur simple , uni.

Mde. V E R N E U I L.

Vraiment , vous me pressez ,

Comme s'il s'agissait. . . de vous. C'en est assez.

D U R A N D.

C'est votre dernier mot ?

Mde. V E R N E U I L.

Faut-il vous le redire ?

C'est trop me tourmenter.

D U R A N D.

Allons, je me retire ;

Mais je crains les effets de cet arrêt fatal.

Mde. V E R N E U I L.

Il m'oubliera.

D U R A N D.

Jamais. (*a part.*) Mes affaires vont mal.

## S C È N E X I I.

Mde. V E R N E U I L *seule.*

Cet homme semble avoir une âme honnête et bonne ;  
 Mais tant d'empressement, tant de chaleur m'étonne.  
 Un mot de votre bouche, il est à vos genoux. . .  
 M'a-t-il dit... Et ses yeux brillaient d'un feu si doux...  
 Pourquoi cet embarras ? Pourquoi ce trouble extrême ?...  
 Quel soupçon. Si c'était monsieur Durand lui-même. ..

## S C È N E X I I I.

Madame V E R N E U I L, A N D R É.

A N D R É *à part, sans voir Mde. Verneuil.*

Il faut absolument que madame ait jase.

Mde. V E R N E U I L *sans voir André.*

Il ne se serait pas introduit déguisé. . . .

A N D R É *à part.*

Ce médaillon magique est un tour de mon maître.

Mde, V E R N E U I L *à part.*

Il n'est pas sans mérite.

A N D R É *à part.*

Il m'a bien pris en traître. . . .

Un portrait qui dit tout ! . . .

Mde. V E R N E U I L.

Mais, qu'est-ce que j'entends ?

A N D R É.

Et moi, qui comme un sot, ai donné là dedans.

Mde. V E R N E U I L.

Ah ! ah ! c'est toi. Sais-tu quelque nouvelle ?

A N D R É.

Aucune. . . .

Et quand j'en saurais cent, vous n'en sauriez pas une.

On ne m'y prendra plus, certe, à vous informer

De ce que j'aurai vu, pour me faire assommer.

Ne pouvoir pas garder ce que l'on vous confie

Une heure seulement. . . .

Mde. V E R N E U I L.

A qui donc, je te prie,

En ai-je dit un mot ?

A N D R É.

A personne vraiment,

Qu'à monsieur Frédéric.

Mde. V E R N E U I L.

Moi ? . . .

Vous, certainement.

Mde. V E R N E U I L.

Mais, je n'ai point parlé.

A N D R É.

d'Honneur ?

Mde. V E R N E U I L.

Eh ! non, te dis-je.

A N D R É.

Vous n'avez point parlé, madame ? quel prodige ! . . .

C'est ce maudit portrait. . . . ne m'interrogez plus ;

J'en aurais pourtant bien à dire ; mais motus.

Mde. V E R N E U I L.

Qu'est-il donc arrivé ?

A N D R É.

Je ne sais rien, madame.

Mde. V E R N E U I L.

As-tu vu Frédéric parler à quelque femme ?

A N D R É.

Je ne sais rien.

Mde. V E R N E U I L.

A-t-il reçu quelque billet ?

A N D R É.

Je ne sais rien.

Mde. V E R N E U I L.

Peut-être un rendez-vous secret ?

A N D R É.

Je ne sais rien du tout, rien. Oh ! c'est une histoire  
Que vous ne croiriez pas, et que j'ai peine à croire,  
Moi, qui l'ai vue.

Mde. V E R N E U I L.

Eh bien ! dis-moi donc. . .

A N D R É.

Pas si sot.

C'est un portrait parlant, et si je dis un mot,  
La peste ! j'ai trop peur qu'il ne pâlisce encore.

Mde. V E R N E U I L.

Qui ?

A N D R É.

Tout ce que je sais, il faut que je l'ignore,  
Que monsieur Frédéric vous le montre s'il veut,  
Il l'a toujours sur lui. C'est un portrait qui peut  
Vous en dire beaucoup. Mais moi, je me retire,  
De peur d'en dire trop, en voulant ne rien dire.

## S C È N E X I V.

Madame V E R N E U I L seule.

Quel est donc ce portrait qu'il a toujours sur lui ?  
Serait-ce le portrait de sa maîtresse ? . . . Oh ! oui,  
Je n'en saurais douter. . . Ce trouble, ce mystère,  
Tout me le prouve. . . Mais je veux me satisfaire ;  
Je veux le voir, je veux trouver quelques moyens  
Pour fixer mes soupçons.

## S C È N E X V.

Madame V E R N E U I L, L A U R E.

Mde. V E R N E U I L.

Ah ! c'est toi, Laure ? viens,  
Viens, tout va s'expliquer. Ma joie est sans égale.

L A U R E.

Comment ?

L'ADROITE INGÉNUË,

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

Je vais enfin connaître ma rivale.

L A U R E *troublée.*

Se peut-il ?

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

Frédéric a son portrait sur lui.

L A U R E *avec précipitation.*

Ciel !

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

André me l'a dit. . . . Et j'espère aujourd'hui

Savoir enfin. . . .

On vient, c'est Frédéric. . . .

L A U R E *a part.*

Je tremble.

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

Le portrait est à moi. Mais laissez-nous ensemble.

On peut de cet endroit tout voir sans être vu.

Sois témoin de son trouble.

L A U R E *à part, entrant dans le cabinet.*

Hélas ! tout est perdu.

## S C È N E X V I.

M<sup>de</sup>. VERNEUIL, FRÉDÉRIC, LAURE *dans le cabinet.*

F R É D É R I C

J'accours vous annoncer une heureuse nouvelle ,

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

Et moi, j'en viens d'apprendre une qui m'est cruelle.

Quoi ! ma partie adverse est liée avec vous ,

Frédéric ? L'amitié qui subsiste entre nous

N'était donc qu'un vain nom ?

F R É D É R I C.

Ce reproche m'accable.

De cette indignité m'avez-vous cru capable ?

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

Feignant de m'accorder vos soins et vos secours ,

Vous cherchez à doubler les dangers que je cours.

F R É D É R I C.

Moi ?

Mde. VERNEUIL.

Vous-même, en berçant d'une fausse espérance  
Un cœur dont vous avez trompé la confiance.

FRÉDÉRIC

Quel monstre peut m'avoir si lâchement noirci ?

Mde. VERNEUIL.

Et ma sécurité laisse à mon ennemi  
Le temps d'indisposer, de séduire mes juges,  
Et de m'ôter enfin jusqu'aux moindres refuges.

FRÉDÉRIC.

Nommez-moi l'imposteur, et je cours. . .

Mde. VERNEUIL.

Un billet.

De toute cette intrigue a trahi le secret.  
Vous l'avez lu tout haut, sans songer que peut-être  
On vous écouterait.

FRÉDÉRIC.

Vous devez me connaître.

Mde. VERNEUIL.

Et ce billet, dit-on, vous le portez sur vous.

*Laure s'est avancée et a écouté la scène. Après la substitution du portrait, elle se trouve au milieu, madame Verneuil à droite et Frédéric à gauche.*

FRÉDÉRIC.

Moi ? voici mes papiers. . . Prenez, prenez-les tous.  
Ouvrez mon porte-feuille, ouvrez mon secrétaire,  
Tenez, lisez, lisez.

Mde. VERNEUIL.

Ce n'est pas nécessaire.

FRÉDÉRIC *en sortant ses lettres, tire une boîte à portrait qu'il cache aussitôt.*

Non, que je sois puni. . .

Mde. VERNEUIL.

Que cachez-vous donc là ?

FRÉDÉRIC.

Rien, ce n'est qu'une boîte.

LAURE *à part au fond.*

O ciel !

Mde. VERNEUIL.

Montrez-moi la.

F R E D E R I C .

Daignez m'en dispenser. C'est une bagatelle.

Mde. V E R N E U I L .

Soit ; mais je veux la voir.

F R E D E R I C .

Que vous apprendrait-elle ?

Vous n'y trouverez pas les preuves. . . .

Mde. V E R N E U I L .

En ce cas, .

Pourquoi me la cacher ?

F R E D E R I C *hésitant.*

Pardon.

L A U R E *à part.*

Quel embarras !

Mde. V E R N E U I L .

Que contient cette boîte ?

F R E D E R I C .

Un portrait.

Mde. V E R N E U I L .

Imposture.

Vous me l'auriez déjà fait voir. . . .

F R E D E R I C .

Je vous assure. . . .

Mde. V E R N E U I L .

Montrez-la. Jusques-là, je vous suspecterai.

F R E D E R I C .

Non , madame , jamais je n'y consentirai.

Mde. V E R N E U I L .

C'en est assez , monsieur , ce refus vous accuse.

L A U R E *à part.*

J'ai son portrait. . . . Amour , favorise ma ruse.

( Placée derrière Frédéric , à sa gauche , elle cherche à substituer le portrait qui est dans une boîte semblable à celle que tient Frédéric. Celui-ci qui ne sait pas que Laure est là , l'empêche involontairement d'exécuter son dessin. Au moment où elle dit : Pouvez - vous bien , monsieur , etc. , elle a sa main droite placée derrière le dos. De la main gauche elle saisit le portrait que Frédéric tient aussi de la main gauche ; elle passe devant lui rapidement , donne à madame Verneuil le portrait



*qu'elle tient dans la main droite ; elle étend le bras gauche , et remet à Frédéric le portrait qu'elle vient de lui ôter. Tout cela se fait très-vite.)*

Pouvez-vous bien , monsieur , vous refuser ainsi

A montrer ce portrait ? ... Madame , le voici.

F R E D E R I C *à part.*

Je suis sauvé.

Mde. V E R N E U I L.

Mais quoi ! Frédéric , c'est vous-même !

Et vous me le cachiez avec un-soin extrême ! ...

*(Madame Verneuil met le portrait dans sa poche.)*

F R E D E R I C.

Madame , je craignais de passer à vos yeux

Pour un de ces mortels sots et présomptueux ,

Qui tout effatés de leur triste visage ,

Pensent n'en pouvoir trop multiplier l'image ;

Mais ce reproche amer eût moins blessé mon cœur

Que l'odieux soupçon qui flétrit mon honneur ,

Et je veux que ce jour , avec mon innocence ,

Me rende votre estime et votre confiance.

*(Il sort.)*

## S C È N E X V I I.

Madame V E R N E U I L , L A U R E.

L A U R E.

Ce pauvre Frédéric ! vous l'avez affligé.

Mde. V E R N E U I L.

Ah ! Laure , de son cœur que j'avais mal jugé !

C'est la faute d'André. Ce garçon extravague.

Il n'entend , n'aperçoit , ne dit rien que de vague.

L A U R E.

Intéressé , méchant , curieux et bavard ,

Quand il n'a rien appris , il invente au hasard ;

Mde. V E R N E U I L.

Ma conduite , en effet , est incompréhensible.

Je veux à mon amour , voir Frédéric sensible ,

Et mes soins , mes efforts , bien loin de me servir ,

Semblent ne tendre tous qu'à me faire hair.

Que je dois lui paraître injuste , inconséquente !

N'est-ce pas ?

L A U R E.

Il est vrai.

Mde. V E R N E U I L.

Par fois même méchante.

Il ne peut faire un pas, il ne peut dire un mot,  
 Que mon esprit jaloux ne l'en blâme aussitôt.  
 Une distraction, la plus légère absence,  
 Sont des crimes affreux dont mon amour s'offense,  
 Et je voudrais enfin, pour prix de mon ardeur,  
 Qu'il pût voir par mes yeux et sentir par mon cœur.

L A U R E.

S'il eut connu plutôt vos sentimens, peut-être  
 Plus sensible. . .

Mde. V E R N E U I L.

Je veux les lui faire connaître :

Qu'un billet. . . Cet aveu trop long-temps différé  
 Fut commencé viugt fois, et vingt fois déchiré.  
 Expliquons-nous enfin, mais sans me compromettre.  
 Le moyen est aisé . . Ne signons point ma lettre. . .  
 Mais Frédéric connaît mon écriture. . . Eh bien !  
 Prête-moi ta main.

L A U R E.

Qui, moi ?

Mde. V E R N E U I L.

Tu ne risques rien.

Il ne la connaît pas.

L A U R E.

Vous voulez que moi-même. . .

Mde. V E R N E U I L.

Oui, deux mots suffiront.

L A U R E à elle-même.

Si par ce stratagème. . .

Mde. V E R N E U I L *Qui a entendu Laure.*

Je le crois excellent. . .

L A U R E à part.

C'est bien me hasarder.

Mde. V E R N E U I L *allant à une table.*

Viens, voici du papier.

L A U R E.

Je vois qu'il faut céder.

Mde. VERNEUIL va à Laure.

Que je t'embrasse.

(Elle quitte Laure et va vers la table.)

LAURE à part.

Au lieu d'écrire pour son compte,  
Ecrivons pour le mien.

Mde. VERNEUIL disposant du papier.

Oh ! quel tourment !

LAURE à part et éloignée de la table.

J'ai honte

De me voir obligée à la tromper ainsi ;  
Elle aime Frédéric, mais moi, je l'aime aussi ;

Mde. VERNEUIL.

Viens donc :

LAURE

Je réfléchis à ce qu'il faut écrire :

Mde. VERNEUIL.

Au défaut de l'amour, que l'amitié t'inspire :  
Mes sentimens par toi lui seront mieux tracés :  
Moi, je craindrais d'en dire ou trop ou pas assez :

LAURE.

Laissez-moi faire :

(Elle écrit.)

« Malgré la contrainte où je vis avec vous, mon cher Frédéric,  
» Tout a dû vous prouver que je vous aime. »

Mde. VERNEUIL :

Quoi ! tu commences la lettre

Par lui dire ?

LAURE.

Cela ne peut vous compromettre.

C'est moi qui tient la plume.

Mde. VERNEUIL.

Oui, mais il saura bien...

LAURE.

Que vous importe ? Il faut lui dire tout ou rien.

Mde. VERNEUIL.

Poursuis donc.

LAURE écrivant.

« Il n'est pas de sacrifice que je ne sois prête à faire pour vous  
» Prouver l'excès de mon amour. »

Mde. V E R N E U I L.

J'en conviens. Cependant la décence

Défend. . . .

L A U R E.

Ce que souvent prescrit la circonstance.

*( Elle écrit. )* « Depuis qu'un autre me recherche, mes  
» sentimens pour vous semblent s'accroître encore. »

Mde. V E R N E U I L.

Ah ! comme tu lis bien dans mon cœur.

L A U R E *écrivait.*« Je ne puis être heureuse que par vous. Disposez de mon  
» sort ; ne trompez point mon espérance, arrachez - moi à  
» l'importunité de votre rival, osez tout, et je souscris à  
» tout. »

Mde. V E R N E U I L.

Non, vraiment,

Efface cette phrase.

L A U R E.

Et c'est précisément

Le point essentiel. Frédéric est timide,

Il faut bien que vers vous un peu d'espoir le guide.

Mde. V E R N E U I L.

Mais si de mon amour l'ingrat se fait un jeu.

L A U R E.

Vous démentez alors l'écriture et l'aveu.

Mde. V E R N E U I L.

Saura-t-il deviner d'où lui vient cette lettre ?

L A U R E,

Ah ! je vous en réponds, et j'ose vous promettre

Qu'il y sera sensible.

Mde. V E R N E U I L.

Ah ! tu me rends l'espoir,

Dans le trouble où je suis, qu'il m'est doux de pouvoir

Dévoiler à ses yeux les vœux d'un cœur qui l'aime,

Sans le rendre témoin de mon désordre extrême.

La pudeur inventa ce langage muet,

Qui cachant un aveu sous le pli d'un billet,

Révèle un sentiment que l'on ne peut plus taire,

Sans ôter à l'amour le charme du mystère.

*( Elle sonne. )*

SCÈNE

## SCÈNE XVIII.

Madame VERNEUIL, LAURE, ANDRÉ.

Mde. VERNEUIL.

Ton maître ?

ANDRÉ.

Le voilà qui vient de ce côté....

Voyez comme il a l'air inquiet, agité.

LAURE.

Nous sortons. Vous allez lui donner cette lettre.

ANDRÉ.

Ah ! j'aurai quelque chose enfin à lui remettre.

Mde. VERNEUIL *lui remettant le Billet.*

Observe de quel air il lira ce billet.

LAURE *à part.*

Si je la trompe, hélas ! ce n'est pas sans regret.

*(Elles sortent.)*

## SCÈNE XIX.

ANDRÉ *seul.*

Est-ce un songe ? Comment ? Moi, porteur d'un message,  
 C'est, ma foi, le premier. J'entre en apprentissage ;  
 Mais, pour mon coup d'essai, dans ce poste d'honneur,  
 Puissé-je n'être pas messenger de malheur !

## SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ANDRÉ.

ANDRÉ *à part.*

Il ne m'appерçoit pas. Si dans sa rêverie,  
 Il laissait échapper le nom de son amie ;  
 Écoutons.

*( Il suit doucement Frédéric qui ne le voit pas. )*FRÉDÉRIC *sans voir André.*

Le maraud !

ANDRÉ *à part.*

Bon ! il parle....

D

L' A D R O I T E I N G É N U E ,  
F R É D É R I C .

C'est clair.  
C'est lui qui m'a trahi ; mais il le paiera cher.

A N D R É .

Fuyons.

F R É D É R I C *se retournant au bruit.*  
Qu'est-ce ?

A N D R É *revenant.*

Un billet. . . .

F R É D É R I C .

Ciel ! c'est son écriture.

A N D R É .

Sans doute.

F R É D É R I C .

Quel bonheur !

A N D R É .

Comment !

F R É D É R I C .

Elle me jure

Un amour éternel.

A N D R É .

Elle est folle de vous.

F R É D É R I C .

Je veux la voir , je veux tomber à ses genoux,

A N D R É .

Pour madame , Verneuil quelle heureuse surprise !  
Souffrez que ce soit moi qui le premier lui dise. . . .

F R É D É R I C .

Quoi ? . . .

A N D R É .

L'effet que sur vous a produit ce billet.

F R É D É R I C .

S'il t'échappe un seul mot. . . .

A N D R É .

Je suis dans le secret ,

Monsieur , puisque c'est moi que vers vous elle envoie.  
Je suis sûr de la mettre au comble de la joie.

F R É D É R I C .

Je ne te comprends pas.

ANDRÉ.

Ah ! vous jouez au fin ?

Le billet que voici n'est-il pas de sa main ?

Ne vous fait-elle pas l'aveu de sa faiblesse ?

Ne répondez-vous pas vous-même à sa tendresse ?

N'ai-je pas vu la joie éclater dans vos yeux ?

FREDERIC *sortant.*

Tais-toi ; rien n'est plus sot qu'un valet curieux.

## SCÈNE XXI,

ANDRÉ *seul.*

Ils veut dissimuler avec moi ; mais n'importe ,  
 J'y vois clair , et l'honneur veut qu'avant lui je porte  
 Cette bonne nouvelle à madame Verneuil ;  
 En fêtes , en plaisirs , courons changer son deuil . .  
 Oui son deuil . . . car souvent la pauvre femme pleure  
 A me faire pitié ; mais enfin tout-à-l'heure  
 Nous verrons s'éclaircir tous ces nuages-là ,  
 Et je suis le soleil qui les dissipera.

*Fin du second Acte.*

## ACTE III.

*Le Théâtre représente la chambre de Frédéric. A droite des Acteurs , à la première coulisse , est une bibliothèque , un flambeau allumé sur une table. Sur le devant , à gauche , est une robe-de-chambre sur un fauteuil. Au fond , à droite , est un secrétaire ouvert ou une table. On y voit une épée et deux pistolets.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ *seul.*

Ah ! messieurs les discrets , si j'ai pu vous comprendre ,  
 C'est ici même , ici , que vous allez vous rendre . . .

D 2

52 L'ADROITE INGÉNUÉ,  
 Pour y manigancer quelque nouveau complot...  
 Fort bien... s'y croyant seuls, ils parleront tout haut..  
 Cachons-nous... oui, mais où?... pas une alcove noire,  
 Point de rideaux épais, pas une seule armoire.....  
 Cette bibliothèque?... Eh! parbleu, pourquoi non?  
 Je puis, en délogeant Homère ou Cicéron...  
*(Il ouvre la bibliothèque.)*  
 Eh! mais la place est libre, et par quelle aventure?  
 Ce n'est pas sans dessein. Oh! quelle nuit obscure!...  
*(Tremblant.) (Il entend du bruit.)*  
 Qui va là? C'est mon maître; allons, André, du cœur!  
 La curiosité l'emporte sur la peur.  
*(Il se cache dans la bibliothèque.)*

---

## S C È N E I I.

FRÉDÉRIC, DURAND, ANDRÉ *caché.*  
 FRÉDÉRIC.

Nous pourrons à loisir prendre ici nos mesures.

D U R A N D.

Fermions d'abord la porte, elles seront plus sûres.

A N D R É *à part.*

Bonne précaution!

D U R A N D.

Dites-moi maintenant

Quel est votre projet?

F R É D É R I C.

Un prompt enlèvement.

A N D R É *à part.*

Qui veut-il enlever?

D U R A N D.

Quelle heureuse nouvelle!

Volez où le bonheur, où l'amour vous appelle.

Quand vous serez parti, je me déclarerai,

Et peut-être, étant seul, serai-je préféré.

Mais vos précautions sont-elles toutes prises?

F R É D É R I C.

A la porte du parc, à dix heures précises,  
 Voiture, postillon, chevaux, tout sera prêt.



D U R A N D.

Méfiez-vous d'André.

F R É D É R I C.

C'est un mauvais sujet.

A N D R É *à part.*

Trop honnête.

F R É D É R I C.

Un bavard, un curieux, un traître...

A N D R É *à part.*

Comme il me le paierait, s'il n'était pas mon maître!

D U R A N D.

Moi je vais à mes gens écrire dès ce soir  
 De tenir ma maison prête à vous recevoir,  
 Puisse-t-elle par vous long-temps être occupée!

F R É D É R I C.

Que de bontés!

D U R A N D *regardant à sa montre.*

Mais l'heure approche.

F R É D É R I C.

Mon épée,

Mes pistolets sont là. Bon ! je vais au salon  
 La joindre.

A N D R É *à part.*

Allons, il sort sans avoir dit son nom.

D U R A N D.

Allez combler les vœux d'un cœur qui vous adore.

F R É D É R I C.

Demain, mon cher Durand, je suis l'époux de Laure.

## S C E N E   I I I.

A N D R É *seul.*

Victoire!... je sais tout, et maintenant, je crois,  
 J'aurai de quoi jaser. Deux secrets à-la-fois!...  
 Deux secrets!... quel trésor! ah! c'est Laure qu'on aime,  
 Et l'intendant Gervais est donc Durand lui-même!  
 L'heureuse découverte!... oh! j'en perdrai l'esprit.  
 Et voilà ce que c'est d'écouter ce qu'on dit.  
 Je brûle d'annoncer ce que je viens d'apprendre,

J'en parlerais aux murs, s'ils pouvaient me comprendre.  
 Et madame Verneuil qui ne vient point encor...  
 Mais j'aperçois quelqu'un au fond du corridor :  
 C'est elle, appelons-la. Grande, grande nouvelle,  
 Madame !... Elle s'en va. Madame ?...

## SCÈNE IV.

Mde. V E R N E U I L, A N D R É.

Mde. V E R N E U I L.

Qui m'appelle ?

A N D R É.

C'est André... Par ici... Venez vite.

Mde. V E R N E U I L.

Ah ! c'est toi ?

J'y vais.

A N D R É.

Bon ! elle vient. (*à Mde. Verneuil.*) C'est Laure et Durand.

Mde. V E R N E U I L.

Quoi ?

A N D R É.

Laure était l'intendant, et Durand la maîtresse.

Mde. V E R N E U I L.

As-tu perdu l'esprit ?

A N D R É.

Non, c'est une traîtresse.

L'heure approche...

Mde. V E R N E U I L.

Quelle heure ! explique-toi donc mieux.

A N D R É.

L'heure de l'enlever.

Mde. V E R N E U I L.

Qui donc ?

A N D R É.

Laure.

Mde. V E R N E U I L.

Grands Dieux !

Et qui se porterait à cette audace extrême ?

LAURE.

Mon maître.

Mde. VERNEUIL.

Frédéric!

ANDRÉ.

Oui, c'est elle qu'il aime.

Mde. VERNEUIL.

Laure me trahirait!

LAURE.

A dix heures du soir,

La voiture sera prête à les recevoir,

A la porte du parc.

Mde. VERNEUIL.

Frédéric aimait Laure!

Il en était aimé!...

ANDRÉ.

Ce n'est pas tout encore :

Savez-vous où tous deux vont se réfugier?

Mde. VERNEUIL.

Non.

ANDRÉ.

Chez Monsieur Durand... qui fait un beau métier  
Par parenthèse.

Mde. VERNEUIL.

Quoi ! monsieur Durand se prête... :

ANDRÉ.

C'est lui depuis deux jours qui me tourne la tête,

C'est lui qui mène tout.

Mde. VERNEUIL.

Il est dans son château.

ANDRÉ.

Il est ici.

Mde. VERNEUIL.

Comment ?

ANDRÉ.

Ah ! voilà du nouveau,

J'espère.

Mde. VERNEUIL.

Achève donc, ma surprise est extrême.

A N D R É.

Il s'est fait près de vous intendant de lui-même.

Mde. V E R N E U I L.

Quoi ! Gervais...

A N D R É.

Est Durand ; ce n'est pas tout encor,

Il raffole de vous.

Mde. V E R N E U I L.

C'est là son moindre tort.

A N D R É.

Mais de nos deux amans oser servir la fuite !

Mde. V E R N E U I L.

Voilà de quoi je veux me venger tout de suite,

Et cela me sera facile.

A N D R É.

Oui, vengeons-nous ;

Moi , je suis outré...

Mde. V E R N E U I L.

Paix. Le lieu du rendez-vous ?

A N D R É.

A la porte du parc.

Mde. V E R N E U I L.

Bon ! excellente idée !

A N D R É.

Quel est votre projet ?

Mde. V E R N E U I L.

Oui, j'y suis décidée.

A N D R É.

Eh bien, qu'allez-vous faire ?

Mde. V E R N E U I L.

Ah ! ah ! monsieur Durand,

Vous voulez intriguer.

A N D R É à lui-même.

C'est bon, on vous attend.

(à Mde. Verneuil.) Instruis z-moi.

Mde. V E R N E U I L.

Vas dire à Dupré de descendre.

A N D R É.

Oui, mais à mon retour vous voudriez bien m'apprendre...

Mde. VERNÉUIL.

Qu'il vienne sur-le-champ ; sur-tout ne lui dis rien  
Du plan que j'ai conçu.

ANDRÉ.

Parbleu, je le crois bien.

Vous voulez donc ici vous concerter ensemble ?

Mde. VERNÉUIL.

Oui, que fait Frédéric ?

ANDRÉ.

Il me cherche.

Mde. VERNÉUIL.

Je tremble

Qu'il ne hâte à dessein l'heure du départ.

ANDRÉ.

Non ;

D'ailleurs, il doit venir prendre ses armes.

Mde. VERNÉUIL.

Bon !

L'ingrat croit triompher ; il en est loin encore.

Va te poster auprès de la chambre de Laure ;

Si tu l'en vois sortir, glisse-toi le premier,

Et cours fermer la porte au bas de l'escalier.

ANDRÉ.

La mine est éventée, et j'en ai seul la gloire...

Encor quelques instans, et nous chantons victoire.

## SCÈNE V.

Mde. VERNÉUIL seule.

Non, non, monsieur Durand, vous espérez en vain,

En servant Frédéric, vous assurer ma main :

Je prétends aujourd'hui, bien plus adroite encore,

Me venger à-la-fois, et de vous, et de Laure.

Mon plan est bien conçu : vous êtes amoureux,

André bavard, fort bien, c'est tout ce que je veux.

Un faux avis donné suffira pour vous prendre

Dans le piège grossier que vous vouliez me tendre.

Voici l'upré... Je veux que notre cher parent,

Sans le savoir, ici joue un rôle important.

## SCÈNE VI.

Mde. VERNEUIL, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Vous allez me causer une surprise extrême,  
M'a-t-on dit ?

Mde. VERNEUIL.

Oui, sans doute.

DUPRÉ.

Oui ? eh bien, moi de même.

Mde. VERNEUIL.

C'est de Laure, mon cher, que je veux vous parler.

DUPRÉ.

Moi de même.

Mde. VERNEUIL.

Qui donc a pu vous révéler ?

DUPRÉ.

Elle vient de m'ouvrir son âme toute entière.

Mde. VERNEUIL.

Laure ?

DUPRÉ.

J'ai vu des pleurs couler de sa paupière.

Mde. VERNEUIL.

Que vous a-t-elle dit ?

DUPRÉ.

Que si je la chéris,

Je n'exigerai pas des nœuds mal assortis ;

Que Léonard n'a rien de ce qu'il faut pour plaire.

Moi, j'ai conclu de là qu'elle ne l'aimait guère.

Elle m'a dit enfin que son plus doux espoir

Était...

Mde. VERNEUIL.

D'être enlevée à dix heures du soir.

DUPRÉ.

Comment donc, enlevée ?...

Mde. VERNEUIL.

Enlevée.

DUPRÉ.

Eh ! non, Laure

Ne m'a pas dit cela.

Mde. VERNÉUIL.  
Par quelqu'un qui l'adore.

DUPRÉ.

C'es Frédéric ; je gage.

Mde. VERNÉUIL.

Oh bien ! oui, sans état,  
Que peut-il espérer ? ... C'est un homme d'éclat,  
Puissamment riche ...

DUPRÉ.

Bon ?

Mde VERNÉUIL.

Et que sous ma fenêtre,  
Quoique bien déguisé, je vois souvent paraître.

DUPRÉ.

Je cours ...

Mde. VERNÉUIL.

Arrêtez donc ; c'est un fort bon parti

DUPRÉ.

Qu'il l'épouse.

Mde VERNÉUIL.

C'est bien ce que je veux aussi.

DUPRÉ.

Mais pour y parvenir, comment comptez-vous faire ?

Mde. VERNÉUIL.

A quatre pas d'ici nous avons un notaire.

DUPRÉ.

Bon !

Mde. VERNÉUIL.

Vous les surprendrez au rendez-vous.

DUPRÉ.

Fort bien.

Mde. VERNÉUIL.

Nous aurons des témoins.

DUPRÉ.

Sans se douter de rien,  
Léonard, s'il le faut, en servira lui-même.

Mde. VERNÉUIL.

Mais s'il s'apercevait que c'est celle qu'il aime....

DUPRÉ.

Ben ! il n'est pas fin, lui ; ce n'est pas comme moi...  
C'est que Dupré n'est pas une dupe, ma foi.

Mde. VERNEUIL.

Aussi sur votre adresse et sur votre mérite  
Ai-je de mon projet fondé la réussite.

DUPRÉ.

Elle est sûre.

Mde. VERNEUIL.

A propos, je dois vous prévenir  
Qu'ici dans un instant Frédéric va venir.

DUPRÉ.

Connait-il les desseins que l'on a sur ma nièce ?

Mde. VERNEUIL.

Du tout ; mais vous savez qu'à lui je m'intéresse.

DUPRÉ.

Cui, vous le regardez avec de certains yeux...

Mde. VERNEUIL.

Vous riez, et pourtant rien n'est plus sérieux  
Que l'objet qui m'occupe et cause mes alarmes.

DUPRÉ.

Qu'est-il donc arrivé ?

Mde. VERNEUIL.

Tenez, voyez ces armes.

DUPRÉ.

Epée et pistolets : aurait-il un duel ?

Mde. VERNEUIL.

Précisément.

DUPRÉ.

Eh bien ! tout coup n'est pas mortel ;  
Et puis, ne faut-il pas qu'un jeune homme se montre ?  
Quand j'étais jeune, moi...

Mde. VERNEUIL.

Comment va votre montre ?

DUPRÉ.

Fort bien.

Mde. VERNEUIL.

Imaginez quelque prétexte adroit  
Pour ne pas le quitter jusqu'à dix heures.



DUPRÉ.

Soit.

Je tâcherai pour vous d'arranger cette affaire.

Mde. VERNEUIL.

Il dissimulera.

DUPRÉ.

Laissez, laissez-moi faire ;

Nous saurons nous y prendre : on n'est pas d'aujourd'hui.

(Regardant sa montre.)

Je n'aurai pas long-temps à rester avec lui.

Mde. VERNEUIL.

Assez pour l'empêcher de faire des sottises.

Au bas de l'escalier, à dix heures précises,

Vous trouverez un homme à qui j'aurai donné

L'ordre de vous conduire à l'endroit désigné

Pour l'enlèvement.

DUPRÉ.

Bon.

Mde. VERNEUIL.

Tout sera prêt d'avance,

Vous n'aurez qu'à signer ; mais ayez la prudence

De fermer en sortant la porte à double tour.

DUPRÉ.

Je jure à Frédéric un assez mauvais tour,

Et pour vous obliger, je sens que je m'expose :

Si quelque'un autrefois m'eût fait pareille chose,

Pour le remercier de ses généreux soins,

Je l'aurais fait sauter par la fenêtre, au moins.

Mde. VERNEUIL.

Ne craignez rien ; je vais poser en sentinelle

Quatre hommes bien armés dont je connais le zèle,

Et qui vous prêteront main-forte, s'il le faut.

A dix heures. Adieu. Ne sortez pas plutôt.

## SCÈNE VII.

DUPRÉ seul.

J'ignore son dessein ; mais par son stratagème,  
Me voilà prisonnier de mon prisonnier même.

Un rapt à prévenir, une affaire d'honneur...  
 Elle ne m'a pas dit le nom du ravisseur ;  
 Mais puisqu'il a du bien... C'est le seul avantage  
 Que m'offrait Léonard ; car ses airs, son langage  
 Font pitié. Ma famille abonde en gens d'esprit...  
 Il l'eut dépareillée. Ainsi que tout soit dit.  
 Frédéric va venir. Je ris de sa surprise,  
 En me voyant chez lui. La campagne autorise  
 Ces libertés qu'ailleurs l'étiquette déiend  
 On est seul, on s'ennuie, on va tout bonnement  
 Visiter son voisin. C'est ainsi qu'on en use  
 Entre bons campagnards, et voilà mon excuse.

## S C È N E   V I I I.

F R É D E R I C ,   D U P R É.

F R É D E R I C.

Comment ! monsieur Dupré ; c'est vous ? Par quel hasard ?

D U P R É.

Oui, vous n'attendiez pas ma visite si tard ?  
 N'est-ce pas ?

F R É D E R I C.

J'en conviens.

D U P R É.

Prenez-vous une chaise ?

F R É D E R I C.

Je suis fort bien debout.

D U P R É *s'asseyant.*

Je me mets à mon aise.

J'ai couru, je suis las.

F R É D E R I C *à part.*

Allons, il s'établit.

D U P R É.

Que faites-vous les soirs ?

F R É D E R I C.

Mais, je me mets au lit.

D U P R É

Agissez sans façon. Moi, je vais prendre un livre.

*( Il se lève pour aller à la bibliothèque. )*

FRÉDÉRIC *vivement*.

Ah ! pour vous laisser seul j'ai trop de savoir **vivre**.  
 Mais, madame Verneuil... à propos... j'oubliais...  
 Etourdi que je suis... pardonnez-moi, je vais...

DUPRÉ.

A madamé Verneuil, si vous desirez plaire,  
 Vous resterez ici.

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai certaine affaire...

DUPRÉ.

On le sait.

FRÉDÉRIC *étonné*.

Comment donc ?

DUPRÉ.

Et c'est pour l'empêcher,  
 Que je vous attendais. Vous voulez le cacher.

FRÉDÉRIC.

Moi, je ne cache rien.

DUPRÉ.

On a su m'en instruire.

Est-ce ainsi qu'avec nous vous deviez vous conduire ?

Nous vous chérissons tous. Si vous étiez venu

Me confier cela, j'aurais tout prévenu.

FRÉDÉRIC.

Ah ! que votre bonté me touche et m'humilie !

DUPRÉ.

Mais, c'est que vous faisiez vraiment une folie.

FRÉDÉRIC.

Je m'y voyais contraint par la nécessité.

DUPRÉ.

On ne doit se porter à cette extrémité,

Mon cher, que quand l'honneur ferme toute autre route.

Si vous pouviez prévoir les peines qu'il en coûte,

Pour réparer ensuite un seul moment d'erreur.

FRÉDÉRIC *avec effusion*.

O ! bon monsieur Dupré, vous voulez mon bonheur.

Mon cœur reconnaissant...

DUPRÉ.

Terminons cette affaire.

64 L'ADROITE INGÉNUË,

FRÉDÉRIC *enchanté.*

Quoi ! sitôt.

DUPRÉ.

A l'instant. Nommez votre adversaire.

FRÉDÉRIC *étonné.*

Mon adversaire ?

DUPRÉ.

Eh ! oui. Je m'en vais de ce pas

Le trouver.

FRÉDÉRIC *étonné.*

Je ne sais. . .

DUPRÉ.

Vous ne vous battrez pas.

FRÉDÉRIC.

Eh ! quoi ! c'est pour cela !... (*à part.*) Comme j'ai pris le change.

DUPRÉ.

Je veux absolument que l'affaire s'arrange.

FRÉDÉRIC.

Mais , je ne me bats point. . .

DUPRÉ.

Vous venez à l'instant

De convenir. . .

FRÉDÉRIC

De rien , monsieur.

DUPRÉ.

Jeune imprudent ,

Rendez vains les efforts d'un homme qui vous aime ,  
Mais je vous sauverai , monsieur , malgré vous-même.  
Je saisis cette épée et ces deux pistolets.

FRÉDÉRIC.

Oh ! prenez.

DUPRÉ.

Battez-vous maintenant ; je m'en vais ,

Adieu.

FRÉDÉRIC *à part.*

Fort bien. (*Haut.*) Déjà ?

DUPRÉ *regarde sa montre.*

C'est que l'heure m'appelle.

FRÉDÉRIC

FRÉDÉRIC *à part.*

Bon !

DUPRÉ.

Madame Verneuil veut que je sois près d'elle.

FRÉDÉRIC *regardant aussi à sa montre.*

Dix heures vont sonner !

DUPRÉ.

C'est juste le moment.

Je descends au jardin où sans doute on m'attend.

FRÉDÉRIC *avec précipitation.*

Vous allez au jardin ? Pourquoi ?

DUPRÉ.

Que vous importe ?

Souffrez qu'à doub'e tour, je ferme cette porte.

FRÉDÉRIC.

Volontiers ; mais de grace, apprenez-moi.

DUPRÉ.

Tantôt,

Car je n'ai pas le temps de vous dire un seul mot.

Un quart-d'heure plus tard, ils auraient pris la fuite.

A la porte du parc, courons, courons bien vite.

## SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC *seul.*

A la porte du parc !... je reste anéanti.

On a tout découvert ... Qui peut m'avoir trahi ?

## SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, DURAND *accourant par la bibliothèque, couvert d'un manteau et d'un large chapeau.*

DURAND.

Pas un instant à perdre.

FRÉDÉRIC.

On sait tout.

DURAND.

Du courage,

De madame Verneuil j'ai reconnu l'ouvrage.

E

Mais tranquillisez-vous, rien n'est encor perdu.  
Prenez-moi ce manteau, ce chapeau rabattu. . .

F R É D É R I C.

Pourquoi?

D U R A N D

De mon projet je ne puis vous instruire.  
Descendez sur le champ, et laissez-*vous* conduire  
Par un homme aposté qui vous attend en bas.  
C'est le coup décisif, sur-tout ne parlez pas.  
Vous me représentez.

F R É D É R I C.

En voici bien d'une autre.

D U R A N D.

Je vous donne mon nom, et moi je prends le vôtre.  
Allons, partez, partez.

*( Frédéric sort par la bibliothèque. )*

## S C E N E X I.

D U R A N D *seul.*

Bon ! le voilà dehors.

Tuusse un heureux succès couronner mes efforts !  
Ah ! madame Verneuil, vous vouliez me surprendre ?  
Mais à ce faux avis je n'ai pu me méprendre,  
Et j'ai très-bien conçu votre raisonnement :  
« André, d'après mon ordre, ira dire à Durand,  
» Que je dois, pour m'unir à celui que j'adore  
» Aller au rendez-vous à la place de Laure.  
» Fiqué par ce rapport, Durand qui le croira,  
» A la porte du parc, le premier se rendra.  
» L'autre arrive voilée, il s'y trompe, il l'enlève,  
» Et Frédéric me reste. » Ôui, voilà le beau rêve  
Tout votre esprit déçu savourait la douceur ;  
Mais le révoit bientôt détruira votre erreur.  
Frédéric au jardin va lui-même se rendre,  
Et . . . si pourtant quelqu'un vient ici me surprendre . .  
Tout se découvrira. Pour lui mieux ressembler,

De ses habillemens tâchons de m'affabler.

Cette robe de chambre. . .

*( Il la met et jette son habit dans la bibliothèque. )*

Un fauteuil. *( Il s'assied )* A merveille !

Cette position rend nos tailles pareilles.

Mais la figure. . . Eh bien ! je suis au désespoir,

Et l'usage en pleurant , est d'avoir un mouchoir.

S'en couvrir ma figure , et j'en ai plus de grace.

Non , jamais désespoir ne fut plus à sa place.

Le dos ainsi tourné , les lumières au fond ,

Je me moque à présent de tous ceux qui viendront.

## SCÈNE XII.

DUPRÉ , ANDRÉ.

ANDRÉ *dehors.*

Non ; non , votre consigne , en gardant cette porte ,  
Messieurs , est d'empêcher seulement qu'on ne sorte.

Ainsi , je puis entrer.

DURAND.

C'est André , plaçons-nous !

ANDRÉ.

Mon pauvre maître , hélas ! je tombe à vos genoux.

J'en ai bien mal agi , je suis un misérable ;

Mais , madame Vernemil est encor plus coupable.

Elle nous trompe tous. Elle n'a pas été

Au rendez-vous ; c'est Laure

DURAND *feignant de pleurer.*

Ah !

ANDRÉ.

Qu'il est affecté !

Et votre cher Durand , cet ami si fidèle ,

Dont vous étiez si sûr , vous souffle votre belle ,

Et cela par ma faute. Cui , vous avez raison.

Battez-moi , tuez-moi , si vous le trouvez bon ,

Je ne m'en plaindrai pas.

DURAND.

Laisse-moi.

ANDRÉ.

La belle âme !

E 2

Il ne se fâche point. . . . Aimez une autre femme ,  
S'il faut un coup de main , mettez-moi du secret ,  
Et je réparerai tout le mal que j'ai fait.

D U R A N D .

Lève-toi.

A N D R É .

Quoi ! monsieur , vous m'accordez ma grace ?

D U R A N D .

Oui.

A N D R É .

Pas un seul soufflet , une seule menace ! . . .

Ah ! je sens que je suis un grand scélérat.

D U R A N D .

Oui.

A N D R É .

Tromper un maître ! . . . Allons , prenez votre parti.

D U R A N D .

Oui.

A N D R É .

Suivez mes conseils. Épousez notre veuve ,  
De son amour pour vous , sa vengeance est la preuve.  
Elle est encore jeune , et puis le bien qu'elle a  
Est d'un certain poids.

D U R A N D .

Oui.

A N D R É .

Eh bien ! épousez-la

Par désespoir. Pourvu qu'elle soit votre femme ,  
Elle sera contente.

D U R A N D .

Oui.

A N D R É .

Car au fond de l'âme ,

Elle ne veut , monsieur , que votre bonheur.

D U R A N D .

Oui.

A N D R É .

Quelqu'un vient. . . . Justement c'est elle. . . . Parlez-lui  
Avec cette douceur qui vous caractérise. . . .  
La voici. . . .



## SCÈNE XI II.

Les précédens, Madame VERNÉUIL.

Mde. VERNÉUIL.

Frédéric, je ne suis pas surprise  
Que Laure ait à vos yeux plus de charmes que moi,  
Mais, deviez-vous ainsi tromper ma bonne foi ?  
Séduire un jeune cœur, dont l'inexpérience  
Devait vous inspirer. . .

A N D R É.

Monsieur, s'est fait d'avance,  
Tous ces reproches-là. . . Dans l'instant même encor,  
Vous ne soupçonnez pas ce qu'il disait. D'abord. . .

Mde. VERNÉUIL.

Finiras-tu bientôt ?

A N D R É.

Votre erreur est extrême.

Mde. VERNÉUIL.

Mais n'aime-t-il pas Laure ?

A N D R É *l'interrompant.*

Eh ! non, c'est vous qu'il aime.

Mde. VERNÉUIL.

Et pourtant il fuyait avec elle ; pourquoi ?  
Est-ce pour me prouver l'amour qu'il a pour moi ?

A N D R É.

Non, c'était par pitié, par pure bonté d'ame.

Mde. VERNÉUIL.

Comment ?

A N D R É.

Pour empêcher qu'elle ne fût la femme  
De ce sot Léonard qu'elle ne peut souffrir ;  
Et sa dessein ensuite était de revenir. . .

Mde. VERNÉUIL.

J'aime en vérité ma patience extrême  
Douter. . . Frédéric, répondez-moi vous-même,  
Vis aimez Laure ? . . .

D U R A N D *d'une voix étouffée.*

Non.

A N D R É.

Vous l'entendez ?

Ne me trompe pas ?

DURAND.

Non.

ANDRÉ.

Il est désespéré

D'avoir pu vous déplaire. Allons, de l'indulgence.

M<sup>de</sup>. VERNEUIL.

Vous ne me voyez pas avec indifférence ?

DURAND.

Oh ! non,...

ANDRÉ.

Pour l'enhardir et pour qu'il soit certain

Que vous lui pardonnez, donnez-lui votre main.

(André met la main de Mac. Verneuil dans celle de Durand, qui la baise avec transport et se jette à ses pieds.)

Tenez, voyez combien cette faveur le touche!...

On dirait que son ame a passé sur sa bouche;

Cette main est l'objet de ses vœux les plus doux.

M<sup>de</sup>. VERNEUIL.

Dois-je le croire?...

DURAND.

Oh ! oui...

M<sup>de</sup> VERNEUIL.

Hé bien ! elle est à vous,

ANDRÉ

Vivat!

## SCÈNE XIV et dernière.

ANDRÉ, DURAND, M<sup>de</sup>. VERNEUIL, DUPRÉ,  
FREDERIC enveloppé d'un manteau LAURE vêtue  
LEONARD un flambeau à la main.

DUPRÉ.

Place!... voici nos fugitifs; j'espère

Que je me suis montré ferme dans cette affaire.

(Montrant Frederic.)

Monsieur, quand j'ai parlé, n'a fait aucun éclat,

Et de fort bonne grace a signé le contrat.

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L *riant.*

Ainsi monsieur Durand est le mari de Laure.

F R É D E R I C *se découvrant.*

Non, c'est moi.

(*Tous, l'excepté Durand et Laure.*)

Frédéric !...

A N D R É.

Quelques esprits encore

Qui s'en seront mêlés ?

L É O N A R D *à Frédéric.*

Vous êtes le mari ?

F R É D E R I C *levant le voile de Laure.*

De Laure.

L É O N A R D.

Ma future ? Et moi, que suis-je ici ?

D U P R É.

Par où diable êtes-vous sorti ?

F R É D E R I C *montrant la bibliothèque.*

Par cette issue.

A N D R É *montrant Durand.*

Quel est donc celui-là ? (*Durand se découvrant.*)

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

Je reste confondue.

D U R A N D.

Pardonnez un détour qui nous rend tous heureux.

J'avais tout entendu, nous rions tous les deux,

Le sort en ma faveur fait pencher la balance,

C'est qu'il nous destinait l'un à l'autre d'avance.

D U P R É.

Mais Frédéric n'a rien.

D U R A N D.

Je suis riche, et de plus

Ne comptez-vous pour rien les deux cent mille écus

Que madame Verneuil m'apporte en mariage ?

Avec nos jeunes gens partageons l'héritage,

Madame, croyez-moi.

M<sup>de</sup>. V E R N E U I L.

Mais, monsieur, vous parlez

Comme si j'avais dit...

D U R A N D.

Eh ! oui, vous le voulez,

Je le lis dans vos yeux

Mde. VERNEUIL.

Quoi !

DURAND.

Votre âme est trop bonne

Pour ne pas rendre heureux tout ce qui l'environne.

Mde. VERNEUIL.

Laure, tu me trompais...

LAURE.

Oui, mais avec douleur ;

J'ai cent fois été prête à vous ouvrir mon cœur.

LEONARD.

Je m'embarrasse peu de tout ce verbiage.

Messieurs, je suis venu pour faire un mariage.

FREDERIC.

Vous l'avez fait, mon cher, en servant de témoin.

LEONARD.

De votre avis, mon cher, nous n'avons pas besoin.

Mde. VERNEUIL.

Je vois qu'à Frédéric il faut que je renonce.

DURAND.

Et moi ?...

Mde. VERNEUIL.

Le temps peut seul me dicter ma réponse,

Monsieur ; en attendant, restons toujours amis.

DURAND

Vous me laissez l'espoir... tous mes vœux sont remplis.

LEONARD.

Allons, j'ai fait vraiment un fort joli voyage,

Je suis venu là pour (*Il montre le flambeau.*) Peste du mariage. (*Il jette le flambeau à terre.*)

LEONARD.

Vous voilà tous d'accord, grâce à mon caquet...

Car en seriez-vous là, si j'eusse été discret ?

Mais je dirai toujours, n'en déplaise à ces Dames,

Qu'il faut être sorcier pour deviner les femmes.

*Fin du dernier Acte.*





PQ                   Dumaniant, Antoine Jean  
1981               Bourlin  
D8A7               L'adroite ingénue

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

